

BX
6
U67M7



The University of Chicago
Libraries





HENRI MONNIER

Vers l'Union des Eglises

LA CONFÉRENCE UNIVERSELLE DE STOCKHOLM

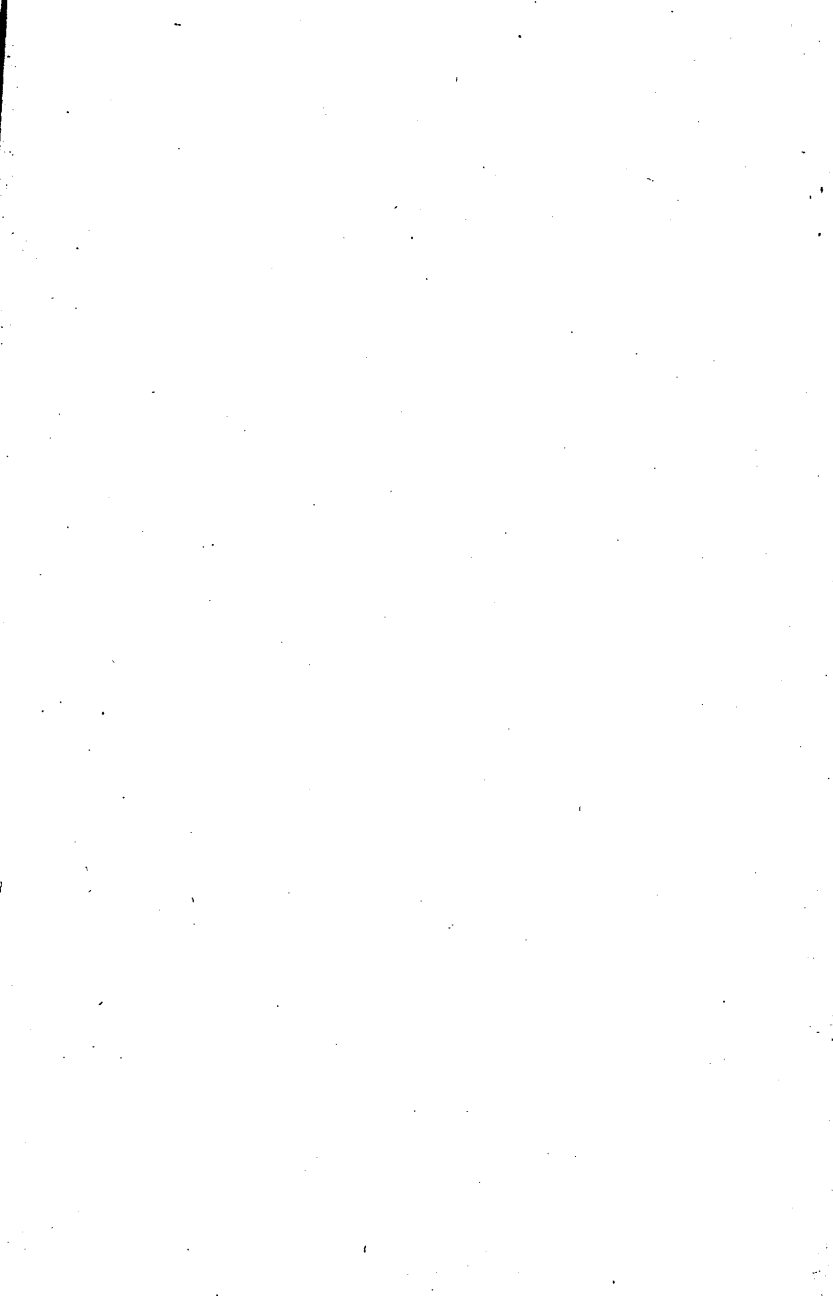


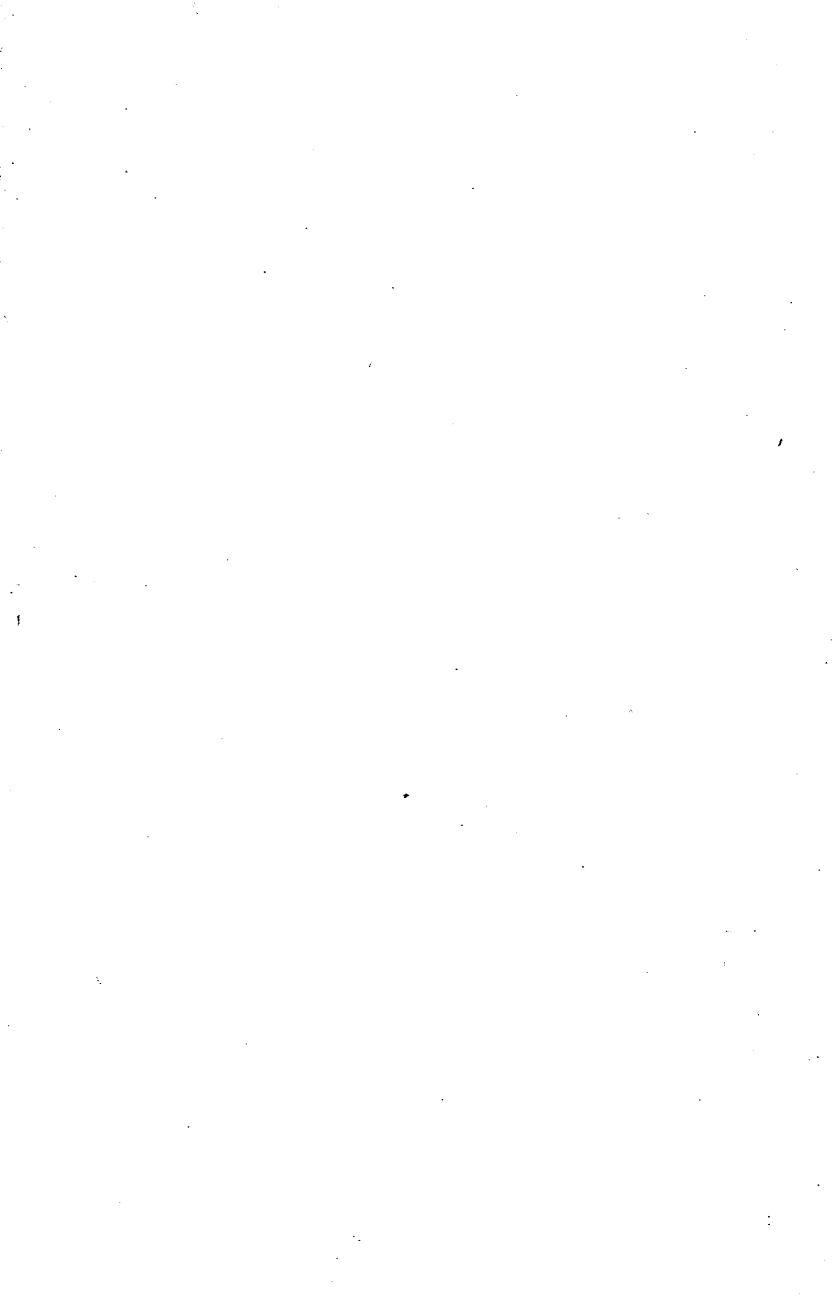
PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—
1926.







Vers l'Union des Églises

*Publication faite sous les auspices
de la
Fédération Protestante de France.*

HENRI MONNIER

Vers l'Union des Eglises

LA CONFÉRENCE UNIVERSELLE DE STOCKHOLM



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1926

U 67 M7

TO
STIMARRELL COACHING

Page

VERS L'UNION DES ÉGLISES

LA CONFÉRENCE UNIVERSELLE DE STOCKHOLM

AVANT-PROPOS

La Fédération Protestante de France a décidé la publication d'un compte rendu de la Conférence universelle du Christianisme pratique, qui s'est tenue l'été dernier à Stockholm.

Elle s'y était fait représenter par quatorze délégués, appartenant à toutes les nuances du protestantisme français :

Le Pasteur ALTORFFER, député du Bas-Rhin, membre du Conseil de la Fédération ;

Le Pasteur Louis APPIA, inspecteur ecclésiastique de l'Église de la confession d'Augsbourg ;

ERNWEIN, président du Directoire d'Alsace-Lorraine de l'Église de la Confession d'Augsbourg, membre du Conseil de la Fédération ;

Paul FUZIER, président de Section au Conseil d'État ;

Le Pasteur Élie GOUNELLE, directeur du *Christianisme social* ;

Le Pasteur JARILLON, de l'Église française de Stockholm ;

Le Pasteur JÉZÉQUEL, secrétaire général de l'Union des Églises Réformées ;

Le Pasteur Georges LAUGA, membre du Conseil de la Fédération ;

Le Pasteur Charles MERLE D'AUBIGNÉ, président de l'Alliance presbytérienne ;

Le Pasteur Henri MONNIER, professeur à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris, membre du Conseil de la Fédération ;

Le Pasteur Wilfred MONOD, professeur à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris ;

Albert ROUX, industriel, président du Synode luthérien de Montbéliard ;

Le Pasteur SCHEER, député du Haut-Rhin, membre du Conseil de la Fédération, président de la délégation.

Le lieutenant-colonel François de WITT-GUIZOT.

Ces délégués ont rendu compte de leur mandat à une réunion solennelle tenue au temple de l'Oratoire, sous la présidence de M. Édouard GRUNER, président de la Fédération Protestante.

Les allocutions qui y ont été prononcées par MM. APPIA, FUZIER, JÉZÉQUEL, Henri MONNIER, SCHEER, W. MONOD et de WITT-GUIZOT, servent de base au présent ouvrage.

L'auteur a tenu compte dans son exposé, forcément très général, de la riche documentation assemblée par les soins d'Élie GOUNELLE, dans le beau volume intitulé : *La Conférence du Christianisme Pratique, Stockholm, 19-29 août 1925.* (Éditions du Christianisme Social, Saint-Étienne, 1926.) Nous renvoyons à ce livre tous ceux auxquels notre aperçu donnera le désir d'approfondir l'histoire de l'Assemblée de Stockholm.

Au moment où paraît cette étude, le recul est suffisant pour qu'on puisse discerner si la Conférence des Églises est autre chose qu'une manifestation *grandiose et éphémère*, ainsi que le disait récemment, dans un article du *Figaro*, Mgr Chaptal.

*
**

Nous n'avons d'autre but, ici, que de narrer très simplement ce que nous avons vu et entendu en Suède. Mais nous pensons que les lecteurs de ce compte rendu reconnaîtront avec nous : d'abord, qu'il ne s'agit pas d'une manifestation isolée, due au génie d'un représentant éminent du Christianisme évangélique, mais d'une entreprise qui est conforme à la logique de l'évolution chrétienne et qui marque un progrès sur une voie où, résolument et de toutes parts, s'engage la chrétienté ; ensuite, que cette tentative, si importante qu'à certains égards elle puisse être, n'est qu'un commencement.

C'est être modéré que d'affirmer cela. Pour nous qui y avons assisté, l'Assemblée de Stockholm est un événement d'une portée incalculable, et l'année 1925 sera une des grandes dates de l'histoire.

Dans le choix de l'heure, il n'y eut rien de fortuit.

Ce n'est pas que les organisateurs de la Conférence aient eu la pensée de donner une réplique aux fêtes de l'année jubilaire, amenant aux pieds du Saint-Père les représentants du catholicisme mondial. Il n'y a eu, dans la manifestation de Stockholm, aucune pensée de concurrence, si légitime semblât-elle. Les organisateurs de la Conférence ont eu de plus hautes visées. Ils n'ont pas borné leur ambition à aligner des statistiques dont l'orgueil romain pût recevoir quelque confusion. Leur désir ne tendait à rien moins qu'à unir toutes les Églises et toutes les âmes chrétiennes, dans l'amour du même Sauveur.

La date de 1925 avait pourtant une signification symbolique. D'aucuns rêvaient d'élaborer, seize cents ans après le concile de Nicée, qui a donné à l'Église chrétienne un Credo doctrinal qu'elle ne songe pas à reviser, le Credo

social du Christianisme. Et, si cette ambition pouvait sembler excessive, ce qui ne l'était pas, c'était le désir de reconstituer l'unité du corps du Christ, déchiré en tous lieux par les haines civiles comme par les haines de race.

Il est apparu clairement que, si l'on voulait sauver le monde du règne de l'Antéchrist, il fallait mettre fin à des querelles séculaires, et s'unir sur un programme qui fût à la fois de régénération spirituelle et de transformation sociale.

La nécessité a contribué à unir les âmes. A voir les masses lui échapper pour se ruer à la suite des prophètes de mensonge, l'Église a eu le sentiment qu'elle n'avait pas fait tout son devoir. Un danger suprême menace aujourd'hui les valeurs spirituelles de l'humanité. Si l'Église, indifférente à l'entreprise universelle de déchristianisation qui se poursuit, s'absorbait dans ses querelles byzantines, c'en serait fait de la chrétienté. Et si la charité du Christ ne prévalait pas sur la haine, c'en serait fait du monde.

Les Églises protestantes ont compris cela. L'Église d'Angleterre l'a compris. Les Églises orthodoxes l'ont compris.

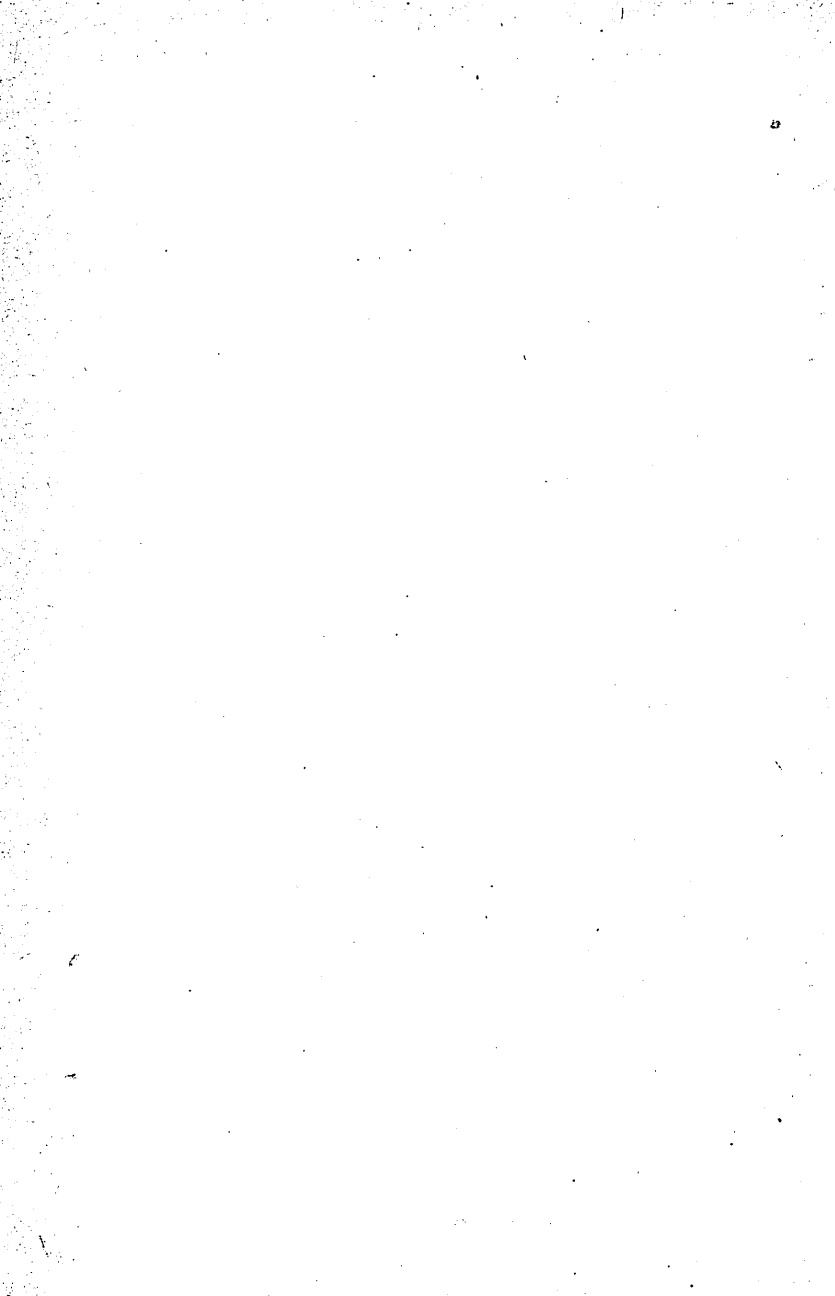
Rome l'a-t-elle compris ? On a pu en douter, quand on l'a vu refuser l'invitation qui lui était adressée, l'an passé, de participer à la conférence de Stockholm. On peut en douter encore, lorsqu'on voit comme s'expriment ceux de ses représentants qui se décident à parler de la Conférence de Stockholm, après avoir vainement essayé d'organiser autour d'elle la conspiration du silence.

Rome se croit éternelle, bien que Dieu seul le soit. Et Rome ne comprend l'union que d'une manière : sous la houlette du pontife romain. Envisagée de ce point de vue, l'assemblée de Stockholm ne pouvait la satisfaire. Et ceux-là même, entre ses représentants, qui envisagent avec faveur ce rapprochement entre Églises dissidentes, ne le font que parce qu'ils y voient un premier pas

vers l'unique bercail (1), qui est sur la terre et non au ciel.

Mais ceux qui ont voulu se réunir ne songeaient pas à ce bercail-là. Notre compte rendu le montrera.

(1) Voir la conclusion, d'ailleurs admirable, de l'article de M. Georges GOYAU (*Revue des Deux Mondes*, août 1926).



CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DE L'ASSEMBLÉE DE STOCKHOLM

Ce qui distingue l'Église primitive, c'est son unité : l'unité de son Dieu, de son Eglise, de son esprit, de sa foi ; et cela, dans la merveilleuse diversité des dons spirituels qui doivent concourir à la pleine formation du corps du Christ.

L'unité est la grande préoccupation du quatrième évangile. Jésus y prédit le jour où le monde n'adorera le Père Céleste, ni à Jérusalem, ni sur le Garizim.

Un jour, les sanctuaires terrestres, qui sont une cause de division entre les hommes, auront disparu, et les vrais adorateurs adoreront le Père en *esprit*, c'est-à-dire dans l'unité spirituelle retrouvée, conformément à la *vérité*, celle-ci étant l'essence éternelle de Celui qui est amour.

Un jour, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul berger, toute autorité humaine ayant disparu pour faire place à l'autorité de l'Esprit, et la prière sacerdotale le proclame dans cette imploration, qui domine toute l'histoire du christianisme : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un. »

Malheureusement, l'histoire de l'Église a été l'histoire de ses divisions.

Depuis l'origine, la chrétienté n'a cessé de s'émietter.

L'Église des premiers siècles a réussi à maintenir son unité au prix de bien des sacrifices. Ensuite, les schismes

sont venus. Après le concile de Chalcédoine, l'Église nestorienne se constitue, puis l'Église monophysite; puis c'est le grand schisme, qui divise en deux moitiés les chrétiens : l'une, sous l'autorité de Rome, l'autre, sous l'autorité de Byzance.

Au xvi^e siècle, la Réforme entreprend de ramener l'Église à ses origines. A l'Église romaine s'opposera désormais l'Église réformée; mais celle-ci elle-même va se diviser. Dès l'origine, le type anglican, le type luthérien, le type presbytérien apparaissent. Tandis que l'Église luthérienne réussit à maintenir son unité, les Églises issues de la réforme calvinienne continuent de se scinder. C'est le méthodisme, c'est le baptisme, dont les divisions viennent se greffer sur celles des premiers temps de la Réforme. Puis, dans le monde anglo-saxon particulièrement, les églises dissidentes vont se multiplier sans relâche. L'émiettement va croître jusqu'au xix^e siècle.

A ce moment, toutefois, il semble que l'action des forces centrifuges ait épuisé sa vigueur. Les Églises de la Réforme sentent la faiblesse de leur état de division en face de la grande Église catholique romaine, qui, elle du moins, a su sauvegarder une apparence d'unité.

Et au cours du xix^e siècle, *l'Alliance évangélique*, fruit du réveil des âmes, va unir, sur la base d'une profession de foi conforme à la tradition officielle des Églises chrétiennes, des âmes individuelles, préparant ainsi le rapprochement futur des Églises.

Vers la fin du xix^e siècle, les tentatives d'union se sont multipliées. Parfois même, on s'est efforcé de jeter les bases d'une entente entre les grandes religions de la terre; mais ces essais de syncrétisme, qui ont trouvé sur le sol de l'Amérique un accueil favorable, ne pouvaient pas aboutir.

Il y a bien eu, lors de l'Exposition de Chicago, le Parlement des Religions, qui a réuni authentiquement des représentants qualifiés des grandes religions de la terre, et ce

fut une heure émouvante que celle où le cardinal Gibbons, archevêque de Saint-Paul, récita l'Oraison dominicale, écouté avec respect par les représentants des religions du monde. A ce moment-là, on a clairement perçu que le christianisme spirituel était le sommet vers lequel tendaient les aspirations religieuses de l'humanité tout entière. Mais, cette démonstration faite, chacun est retourné à sa religion particulière, et il ne pouvait en être autrement. C'est chimère de rêver une union religieuse en dehors du christianisme historique.

C'est sur le terrain de la Mission que se sont opérés entre chrétiens les rapprochements les plus efficaces. La conférence missionnaire d'Édimbourg a fédéré les forces de tous ceux qui, dans les églises de la Réforme, travaillent à l'évangélisation du monde païen. L'unité d'action a été recherchée, la division du travail a été indiquée : il y a là une grande promesse pour l'avenir.

Ceci, néanmoins, ne suffisait pas : le monde chrétien soupirait après des rapprochements plus effectifs, et le désir d'unité totale se faisait jour çà et là dans les âmes.

L'Église d'Angleterre, en particulier, étant donné sa position intermédiaire entre l'Église de Rome dont elle se rapproche par le rite et par certaines pratiques, et les Églises réformées dont elle partage la doctrine, devait se sentir appelée à travailler au rapprochement des cœurs.

C'est dans l'Église d'Angleterre que s'est élaborée la théorie des trois piliers. La chrétienté reposerait sur le catholicisme anglais, le catholicisme romain et le catholicisme orthodoxe : ce serait donc à l'union de ces trois catholicismes qu'il faudrait tendre. De cet esprit s'inspirent ces entretiens de Malines qui se sont poursuivis jusqu'à ces derniers temps, sous les auspices de l'admirable cardinal Mercier.

A l'autre bout du monde chrétien, de nobles esprits de l'Église orthodoxe, tels que Solovief, ont projeté un rap-

prochement entre le catholicisme grec et le catholicisme romain.

Dans sa majorité, l'Église anglicane a songé avant tout à la reconstitution de l'ensemble de la chrétienté. C'est de là que procède le mouvement : « Pour la foi et la discipline », et c'est l'Église épiscopale d'Amérique qui en a été la promotrice.

La première tentative dans le sens du rapprochement interecclésiastique a été antérieure à la guerre. Dès 1910, le Congrès général de l'Église épiscopale d'Amérique, tenu à Cincinnati, proposait qu'un Comité fût nommé pour organiser une conférence où l'on discuterait les questions qui concernent la foi et le gouvernement de l'Église, et où seraient invitées toutes les communions chrétiennes du monde qui reconnaissent « Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et comme Sauveur ».

On s'organisa lentement, comme il convenait pour une entreprise de longue haleine. Et la guerre vint. Le promoteur de l'entreprise, Robert Gardiner, se hâta d'écrire au Pape. Lorsqu'on lit la correspondance qui fut échangée entre Gardiner et le Souverain Pontife, on ne peut pas ne pas être ému de tant d'idéalisme, et d'une foi si profonde, chez le représentant de l'épiscopat américain.

Rome, tout d'abord, ne se montra pas défavorable. Elle espérait sans doute qu'il résulterait de là un retour général des hérétiques « dans le sein très aimant de l'Église ». Elle ne tarda pas à reconnaître son erreur. Dès lors, le Saint-Office se hâta de remettre en vigueur un décret de 1864, interdisant aux catholiques romains de prendre part à des réunions dont le but serait de préparer l'unité chrétienne.

La mort de Gardiner a été une perte incalculable pour la grande cause à laquelle il avait voué sa vie. Pratiquement il n'avait rien obtenu. Mais il n'avait pas abandonné tout espoir, et son œuvre a eu des continuateurs. De nombreuses Églises ont adhéré au « mouvement » : à savoir,

les Églises anglicanes, une partie des Baptistes, les Congrégationalistes, l'Église nationale tchéco-slovaque, les Disciples du Christ, les Églises orthodoxes, les Luthériens de Scandinavie, de Hongrie, de Slovaquie, les Méthodistes anglo-saxons, les vieux Catholiques, les Presbytériens.

Un Comité composé d'anglicans et de non-conformistes a cherché un terrain d'entente. Ses recherches ont porté sur trois points : l'Église, le ministère chrétien, la profession de foi. On s'est aperçu dès lors que la grande difficulté porterait sur le second point. Quant à l'Église, on était d'accord pour la considérer comme d'invention divine et non humaine, et, pour la profession de foi, on s'accordait sur la nécessité d'affirmer en commun la divinité du Christ. Mais on avait quelque peine à se mettre d'accord sur le ministère évangélique. Les non-conformistes ne pouvaient se résigner à admettre qu'il fût nécessaire à leurs ministres de se faire ordonner à nouveau par un évêque, et telle était pourtant la prétention des Anglicans et des Épiscopaux d'Amérique.

Les entretiens ont continué. Mais, jusqu'ici, on n'a pas abouti : chacun reste sur ses positions. Il faudra sans doute une longue évolution des esprits pour aboutir à un accord, et il ne manque pas de gens autorisés pour prédire qu'on se trouvera finalement dans une impasse.

La Conférence des évêques d'Angleterre, réunie à Lambeth en 1910, a fait de son côté un grand effort pour achever les Églises chrétiennes vers l'unité. C'était une réunion très importante, qui groupait deux cent cinquante-deux évêques venant de toutes les régions du monde. Elle a montré une largeur d'idées remarquable.

La Conférence de Lambeth a reconnu comme faisant partie de l'Église tous ceux qui croient à Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui ont été baptisés au nom de la Sainte Trinité. Dieu, déclarèrent les évêques anglicans, veut l'entente des chrétiens ; cette entente doit se manifester dans ce monde en une société extérieure visible et unie,

observant une même foi, ayant un ministère reconnu, se servant des moyens de grâce donnés par Dieu, et appelant tous ses membres au service universel du royaume de Dieu.

Après cette définition générale, la résolution de Lambeth indique comme base de l'unité visible de l'Église :

1° L'autorité des Saintes Écritures considérée comme norme de la foi;

2° Le symbole de Nicée considéré comme un exposé suffisant de la foi chrétienne, l'équivalence du symbole des apôtres étant admise.

A quoi il faut ajouter la célébration du baptême et de la Sainte Cène.

Et enfin, un ministère qui soit reconnu non seulement comme ayant une valeur spirituelle, mais aussi comme ayant reçu son mandat du Christ, et comme possédant une autorité œcuménique — ce qui semble bien être une façon de désigner l'épiscopat.

Les évêques anglicans invitaient la chrétienté à s'unir sur cette base. Ils tendaient une main aux Églises réformées, l'autre à l'Église catholique.

L'archevêque d'Upsal a saisi la main qui se tendait vers le protestantisme. Avec sa promptitude et sa sûreté habituelle de coup d'œil, il a aperçu que l'union ne se ferait pas, qu'elle ne pourrait pas se faire entre le catholicisme romain et les autres Églises.

Il a maintenu la théorie des trois piliers; mais, le pilier catholique romain venant à manquer, il y a substitué le christianisme évangélique, et en particulier le luthéranisme suédois qui reconnaît l'épiscopat, et qui, par son organisation comme par son culte, s'apparente de très près à l'Église d'Angleterre. Et l'archevêque a obtenu de l'Église anglicane l'intercommunion.

D'autre part, se tournant vers l'église orthodoxe, il a noué avec elle des relations fraternelles.

Des trois méthodes proposées pour arriver à l'union des Églises :

Méthode de l'*absorption*,

Méthode de la *foi*,

Méthode de l'*amour*,

L'archevêque préfère la troisième, et il la croit seule efficace.

Il espère la réunion avec les Églises d'Orient.

Il a eu l'impression, en visitant l'Orient chrétien, de passer « du royaume du dogme dans le royaume du Nouveau Testament ».

Il voit déjà, dans son rêve prophétique, l'Église universelle reconstituée, et Rome, après avoir boudé la nouvelle organisation, finissant par y entrer — pour n'être pas seule.

La méthode qu'il préconise, c'est la méthode *pratique*, tendant à unir les âmes, non plus dans l'ordre du dogme, ce qui paraît, à l'heure actuelle, tout à fait prématuré, mais dans l'ordre de l'action (*Life and Work, Vie et Œuvre*),

Et ici, la pensée de l'archevêque se rencontre avec celle de Wesley, écrivant : « Je ne veux pas me quereller avec vous sur des opinions. Que notre cœur soit droit devant Dieu, que vous connaissiez et que vous aimiez le Seigneur Jésus-Christ, que vous aimiez votre prochain et que vous viviez comme votre Maître a vécu : je n'en veux pas davantage. » Elle se rencontre avec celle de Fallot, proposant comme base d'action entre les âmes, non point la doctrine, mais la volonté de travailler pour le Christ. Ce que Jésus-Christ nous demande, disait Fallot, ce n'est pas : « Que penses-tu de moi ? » mais « Que veux-tu faire pour moi ? »

Le Christianisme social français, tout inspiré des doctrines de Fallot, devait apporter à l'archevêque d'Upsal une joyeuse collaboration.

D'autre part, en Suisse et en Amérique, l'inspiration chrétienne-sociale, de plus en plus répandue, préparait l'entente des âmes, en assignant comme but au travail des Églises, l'édification sur la terre du Royaume de Dieu.

Dès lors, une notion nouvelle de l'unité apparaissait. A

l'unification tout extérieure et mécanique qui est la méthode de Rome, et qui suppose que l'on peut faire rentrer toutes les consciences dans un même moule, se substituait une conception à la fois spirituelle et sociale qui, tout en respectant le caractère propre de chacune des petites patries entre lesquelles se répartit l'âme religieuse, plaçait au-dessus de toutes ces patries la vision de l'humanité spirituelle, unie par un même amour pour le Sauveur et par une même volonté de le faire régner ici-bas.

Cependant, rien de tout cela n'aurait abouti, s'il ne s'était fait dans les âmes un travail profond, dû aux événements tragiques que le monde vient de traverser. La guerre a donné aux Églises chrétiennes une conscience très vive de leur cruelle insuffisance. Elles se sont rendu compte que, n'ayant rien su faire pour empêcher la catastrophe, elles y avaient une part de responsabilité. Elles ont compris qu'il fallait tout faire pour empêcher le retour d'événements semblables, et que, seule, l'union des disciples du Christ pourrait conjurer le retour du fléau.

Dès novembre 1914, les représentants des diverses Églises d'Amérique, du Danemark, de la Finlande, de la Hollande, de la Hongrie, de la Norvège, de la Suède et de la Suisse, affirmaient que rien ne saurait détruire leur unité spirituelle, fondée dans la communion du Sauveur.

En 1916, le Conseil fédéral des Églises du Christ aux États-Unis publiait une déclaration semblable.

En 1917, se fondait en Grande-Bretagne un comité destiné à préparer une conférence chrétienne universelle. La même année, des représentants des Églises scandinaves prenaient l'initiative d'une réunion internationale. Celle-ci s'est tenue au mois de décembre, à Upsal. Des représentants des Églises de Suisse et de Hollande y assistaient.

En 1920, le patriarche de Constantinople écrivait une lettre pastorale sur *l'unité spirituelle des diverses Églises chrétiennes*.

En Allemagne même, la revue *die Eiche* menait une

courageuse campagne en faveur de la concentration des Églises chrétiennes.

La constitution de la Fédération des Églises allemandes, en mai 1922, devait rendre possible la participation de l'Allemagne à un Congrès universel des Églises. Trente-huit millions de chrétiens évangéliques — la presque totalité des Églises protestantes d'Allemagne — se sont rattachés à cette fédération.

Le Congrès évangélique-social, la Ligue chrétienne-sociale, ont étudié les mêmes problèmes et, peu à peu, l'Allemagne en est venue à envisager comme possible une réunion universelle des Églises.

En Grande-Bretagne, la *Conférence sur les questions politiques, économiques et civiques envisagées du point de vue chrétien* (*British Conference on Christian Politics, Economics and Citizenship*) dont le travail a été popularisé sous l'abréviation *Copec*, a étudié également l'application du christianisme aux questions politiques et économiques.

Au mois d'avril 1924, elle a réuni à Birmingham une Assemblée de quatorze cents délégués représentant toutes les Églises d'Angleterre, y compris même certains délégués du catholicisme, et une centaine d'invités venus d'Amérique et d'ailleurs.

Par cette conférence, un grand effort a été fait. Toute une littérature est sortie de là.

La conférence de Birmingham a étudié entre autres les problèmes du foyer, des relations entre les sexes, de l'emploi des loisirs, de la répression criminelle, des rapports internationaux, de l'industrie et de la propriété, etc.

Cette Assemblée avait été précédée d'une enquête minutieuse, et elle a accompli un travail solide.

Tout cela a abouti à la proposition ferme de réunir une conférence pour étudier l'application des principes du Christ à l'ensemble des relations sociales.

Cette proposition a été faite pour la première fois par l'archevêque d'Upsal, le Président de la Fédération des

Églises suisses et le secrétaire général du Conseil fédéral des Églises du Christ en Amérique, lors de la Conférence de l'*Alliance universelle* à La Haye, en octobre 1919.

C'est grâce à l'*Alliance universelle*, en effet, et à ses persévérants efforts pour rapprocher les nations ennemies et les églises qui s'ignoraient, que le succès de la Conférence du *Christianisme pratique* a été possible. C'est là que se sont nouées, entre des gens qui ne se comprenaient pas, des relations de plus en plus fraternelles.

L'*Alliance universelle*, avant la guerre, était envisagée comme une tentative purement utopique de rapprochement entre ceux que séparaient des abîmes.

Au lendemain de la guerre, elle est apparue comme le moyen providentiel de l'union future. C'est elle qui, par sa collaboration active, a permis au rêve d'union entre les Églises de devenir une réalité. Par les possibilités d'entretiens privés qu'elle leur a ménagées, elle a rendu possible aux représentants des peuples ennemis une compréhension mutuelle qui était la condition nécessaire d'un travail commun.

A la Haye, une Commission fut nommée qui se réunit ensuite à Paris et qui, sur l'invitation de l'archevêque de Cantorbéry, chargea le Révérend Lynch de préparer une Assemblée plus importante. Celle-ci se tint à Genève en août 1920. La Conférence de Genève nomma un comité intérimaire, présidé par l'archevêque d'Upsal. Ce comité se réunit à Peterborough en avril 1921, puis à Helsingborg en août 1922, à Zurich en 1923, à Philadelphie, l'automne de la même année, à Birmingham en août 1924; enfin à Zurich, en avril 1925.

Ces diverses réunions arrêterent la date, le lieu, le programme de la Conférence universelle des Églises. Elles décidèrent que seuls y seraient admis les représentants des Églises qui auraient adhéré officiellement au mouvement.

Ces représentants, qui devaient être désignés par les autorités compétentes de chaque Église, étaient groupés en

quatre sections : américaine, britannique, européenne-continente et orthodoxe. Chacune avait son comité particulier.

Une statistique, très soigneusement établie, donnait à chacune des confessions adhérentes une représentation proportionnelle au chiffre de ses membres.

Cette règle n'a pas été appliquée au protestantisme français. On a estimé qu'une telle minorité, représentant un pays dont le rôle historique était si important et des églises qui avaient une si glorieuse histoire, ne devait pas être représentée uniquement d'après la loi du nombre.

C'est ce qui a permis à la France d'avoir un nombre de délégués qui, sans être en proportion avec son rôle mondial, était bien supérieur à l'importance numérique actuelle de nos Églises protestantes.

Il a été décidé que la Conférence universelle aurait lieu à Stockholm. Aucun pays n'était mieux désigné pour recevoir une telle Assemblée. Le promoteur de la concentration des églises n'était-il pas l'archevêque d'Upsal ? Il faut songer à l'autorité personnelle de l'archevêque, à la popularité unique dont il jouit en Suède. D'ailleurs la Suède, nation presque exclusivement protestante, représente un protestantisme dont la forme et les traditions remontent aux origines mêmes de l'Église chrétienne, sans qu'il y ait jamais eu de cassure. Il n'y a aucun pays où des représentants de toutes les Églises chrétiennes se trouvent ainsi, d'emblée, sur un terrain commun.

La Suède a de grandes traditions héroïques dont elle est justement fière. Dans son passé brille le nom de Gustave-Adolphe, le héros de la Réforme. Et elle garde le culte d'un moyen âge où la pure figure de sainte Brigitte se détache en pleine clarté.

Grande par sa tradition chrétienne comme par le souvenir de ses héros, la Suède voit sa mission aujourd'hui, non plus dans la guerre, par laquelle elle s'est efforcée, jadis, de promouvoir la justice, mais dans les œuvres de la

paix. Elle considère qu'elle a pour mission de rapprocher les hommes. A ce point de vue, elle ne fait qu'un avec son archevêque, et si le théologien paraît en avance sur la masse de son église, l'homme incarné d'une façon incomparable l'idéal de sa patrie.

Le protestantisme français, convié par les organisateurs de la Conférence avec une cordialité particulière, devait répondre à cette invitation avec joie. C'était, pour des protestants de France, une occasion unique de prendre contact avec ce pays qui, autrefois, a eu de tels rapports avec le nôtre. C'est ce qu'a marqué, dans son allocution de l'Oratoire, M. de Witt-Guizot :

« Si, dès l'âge des constructeurs des cathédrales gothiques, si dans la vie politique et militaire de l'Europe lors de la guerre de Trente ans, si dans la pensée, les arts, la vie sociale, aux jours de Descartes, de Voltaire, de Rousseau, de Boucher, de Chardin, de Fragonard, illustres maîtres d'école, les relations de la France et de la Suède avaient été suivies, brillantes, fécondes pour les Scandinaves, qui leur devaient de respirer le large souffle de l'Occident et de comprendre cette douceur et cet équilibre partout répandus sur notre sol, n'était-il pas pour nous, protestants français du ^{xx}^e siècle, d'un particulier intérêt de savoir que la Réforme française avait, depuis trois cents ans, ses représentants attirés en Suède ?

« Dès le ^{xv}^e siècle, Denis Beurré, ami de Calvin, s'était rendu en Suède, et dès le ^{xv}^e siècle, un collège suédois s'élevait à Paris, près de la Sorbonne. Ce fut en 1632 (six ans après que le professeur suédois, Hambræus avait fondé à Paris l'Église de la Confession d'Augsbourg) qu'un gentilhomme wallon, Louis de Geer, devenu le conseiller de Gustave-Adolphe, fit venir en Suède, pour le service de ses compatriotes qu'il avait appelés sur ses domaines, des pasteurs réformés de langue française...

« Voici venir, en 1685, après les Wallons, dont les congrégations s'étaient quelque peu désagrégées à la mort de

leur protecteur, les Huguenots de France, chassés par la Révocation. Comment oublier que quelques descendants de ces rameurs de galères ont tenu à honneur, il y a dix ans, de combattre à nos côtés pour la liberté dans les rangs de la Légion Étrangère ? »

Tous ces souvenirs étaient présents à nos cœurs quand nous visitons cette terre riche d'un si grand passé, où nos ancêtres avaient leur part. Et ils revivaient plus émouvants que jamais quand nous nous retrouvions dans cette Eglise réformée française de Stockholm, dont l'accueil, comme celui de la « Maison de la France », a eu pour nous une telle douceur.

CHAPITRE II

L'ACCUEIL DE LA SUÈDE COMPOSITION DE LA CONFÉRENCE

Le cadre de la Conférence était d'une splendeur unique. Dans cette ville merveilleuse, tout enveloppée par les méandres de son fjord et du lac Mälär, parmi l'immensité des forêts, sous ce ciel de Suède qui a une transparence idéale, dans cette atmosphère diaphane, les délibérations des représentants de la chrétienté étaient baignées de lumière et d'harmonie.

Elles se sont déroulées pendant près d'un mois, en comptant les réunions préliminaires des commissions et le Congrès de l'*Alliance universelle* (qui fut très beau). Et durant tout ce temps, l'hospitalité suédoise, si raffinée en ses attentions, ne s'est jamais relâchée.

Les comptes rendus ont souligné complaisamment — avec bien du talent parfois — les aspects pittoresques de ces vastes assemblées (1). On a décrit à maintes reprises cette procession inaugurale de la *Storkyrkan*, où l'unité du christianisme s'affirmait dans la variété quelque peu désordonnée des costumes : tiaras des Orientaux, crosses et étoles rouges des Anglicans, fraises des Suédois, mitres, chapeaux de soie, robes et redingotes.

(1) Voir l'article de M. Charles CLERC dans la *Revue hebdomadaire* de septembre 1925.

La réception du Château, en sa somptuosité médiévale, a donné lieu à de singuliers contrastes. Au long de l'escalier de marbre s'alignaient des soldats de la garde, qu'on avait revêtus pour la circonstance de l'uniforme des trabans de Charles XII. Leur attitude avait la rigidité des statues. « Ils présentent les armes au christianisme social », disait en souriant l'un d'entre nous. Et c'était d'un très-beau symbolisme.

Mais il ne faut pas que ces détails viennent détourner nos regards de l'essentiel. L'Assemblée de Stockholm a été tout autre chose qu'un de ces innombrables congrès qui sont le prétexte de voyages pittoresques et reposants. Sa signification véritable n'était pas dans ces figurations décoratives où se complaît le génie des Suédois.

Sûrement, aucun peuple du monde n'aurait pu mieux faire dans ce genre, et l'accueil de la nation suédoise, dans ce splendide Hôtel de Ville qui, lui aussi, s'ouvre largement sur le Mälar inondé de lumière, égalait en magnificence l'accueil des souverains. Notre reconnaissance émue ne sépare pas le peuple suédois de ses dirigeants. Mais ce n'étaient pas les délégués des Églises qu'on honorait ainsi : c'était Celui qui leur avait mis au cœur la grande pitié de son Église divisée.

La conférence de Stockholm a réuni six cents délégués, représentant trente et une Églises différentes, et régulièrement mandatés par les autorités constitutives de ces Églises.

Il y avait là cinq patriarches, onze métropolitains, huit archevêques, soixante évêques, cinquante professeurs de théologie. Le Comité d'organisation avait à sa tête quatre présidents : l'archevêque de Cantorbéry, l'archevêque d'Upsal, le patriarche de Constantinople et le Révérend J. Brown, président de la Fédération des Églises du Christ en Amérique.

L'archevêque de Cantorbéry n'avait pu se rendre à Stockholm. Mais l'évêque de Winchester, président de la

section britannique du comité international, s'y trouvait.

Le patriarche de Constantinople était représenté par le métropolite de Thyatire, Mgr Germanos ; l'Église orthodoxe, dans son ensemble, par le vénérable patriarche d'Alexandrie (qui portait le même nom que le promoteur du schisme qui naguère sépara l'Orient et l'Occident). Il était significatif que ce vieillard de quatre-vingts ans eût franchi les mers pour porter le message de l'Orient lointain jusqu'en Suède, et pour jeter les bases de l'union des Églises. La chrétienté occidentale a reçu par lui la bénédiction de ces églises antiques de l'Orient d'où, naguère, lui vint la lumière.

A ses côtés, le métropolite de Sofia, le patriarche de Bucarest, le métropolite de Moldavie, l'archimandrite de Belgrade, le métropolite de Bukovine, l'archevêque de Nubie, représentaient les diverses nuances de l'Église orthodoxe.

De Russie, personne n'avait pu venir ; néanmoins, la Sainte Russie était représentée par une de ses plus nobles figures, le professeur Globukowski, aujourd'hui établi à Sofia.

Les vieilles chrétientés autonomes d'Orient étaient représentées : l'Église syrienne, par l'évêque de Jérusalem ; l'Église assyrienne, par l'évêque des chrétiens de Saint-Thomas, Mar Timotheus.

D'Amérique, une délégation très compacte, représentant la plupart des Églises des États-Unis. Il y avait là des délégués des Églises presbytériennes des deux branches, des méthodistes épiscopaux, des méthodistes épiscopaux du Sud, des baptistes du Nord, des disciples du Christ, des Amis, des méthodistes de couleur, de l'Église épiscopale Africaine, de l'Église épiscopale protestante, des luthériens unis, des baptistes du septième jour et des frères unis.

D'Angleterre, une imposante délégation de l'Église angli-

cane, ayant à sa tête l'évêque de Winchester, secondé par les évêques de Lichfield, de Plymouth, par le doyen de Worcester.

Toutes les églises dissidentes de l'immense empire avaient envoyé des délégués. Il y avait des baptistes, des congrégationalistes, des presbytériens, des dissidents du Pays de Galles, des représentants des nombreuses sections de l'Église wesleyenne, des salutistes, des unitaires.

L'évêque Motoda représentait le Japon.

Miss Fan et M. Cheng représentaient la Chine.

D'Inde, l'évêque de Bombay était venu.

L'Église hollandaise du Cap avait envoyé le révérend Botha.

Tous les pays d'Europe étaient représentés. L'Allemagne particulièrement : elle avait délégué soixante-cinq représentants, et là-dessus quelques laïques éminents, comme le docteur Simons, président du Tribunal d'Empire et ancien président intérimaire du Reich, des théologiens comme les professeurs Deissmann, Titius, Mirbt, et des hommes d'Église en foule, certains très connus : sa Magnificence le docteur Ihmels, évêque national de Saxe, l'évêque de Nassau, l'évêque de Mecklembourg, et deux Rhénans de marque, le surintendant général Klingemann et le président du Synode rhénan, le pasteur Wolff. Il y faut joindre deux membres féminins du Reichstag, dont l'éloquence a été fort appréciée. En somme, une très belle délégation, très homogène, représentant excellemment les opinions caractéristiques des églises d'Allemagne : une forte majorité de nationalistes intransigeants et quelques pacifistes (très peu dans la délégation officielle, d'autres en marge de celle-ci).

Les quatre Églises de Hollande étaient représentées. La Pologne avait envoyé le surintendant général de Varsovie, et celui de Posen. La Lettonie, l'Esthonie et la Finlande étaient représentées par des prélats éminents.

De Suisse, il y avait une délégation brillante. L'Italie et la Belgique, et même l'Espagne, avaient envoyé des délégués, et si l'on ajoute que l'Église nationale tchécoslovaque et les vieux-catholiques s'étaient fait également représenter, on se rendra compte qu'en fait, presque toute la chrétienté extérieure à l'obédience romaine était là, dans la personne de ses représentants qualifiés.

Je dis : presque. En effet, toutes les Églises d'Amérique n'étaient pas représentées. Les baptistes, notamment, n'étaient pas au complet. Les unitaires faisaient défaut. Aux confins du christianisme, les scientistes manquaient, et les mormons.

Du côté de l'Orient, l'Église d'Abyssinien'était pas représentée, sans qu'on sût pourquoi. Et il y avait le grand silence de la Russie.

Enfin, en Suède même, les ultra-confessionnalistes du diocèse de Gothembourg, disciples de Schartau, avaient refusé de se faire représenter.

Malgré tout, c'était une préfiguration splendide de l'unité chrétienne.

Il y avait aussi, circulant çà et là, dans les couloirs, quelques figures d'un caractère assez différent. Rome ne s'était pas fait représenter, mais elle avait envoyé des *observateurs*.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION DE LA CONFÉRENCE. — LES DÉBATS

L'organisation de la conférence était absolument parfaite. Il faut aller en Suède pour trouver une semblable maîtrise dans la façon d'arranger les choses : une méthode, une discipline, une précision rigoureuse et en même temps, rien qui soit une entrave à la liberté.

L'Académie de Musique avait été mise à la disposition des organisateurs. Les séances du matin et de l'après-midi s'y tenaient. Le comité directeur occupait l'estrade. Il y avait, au rez-de-chaussée, des bureaux de renseignements, un bureau de poste, un comptoir de change.

La Conférence publiait chaque jour un journal que les délégués trouvaient chez eux avant de se rendre à la séance. Il y avait là tout un personnel de dactylographes qui tapaient incessamment les rapports. On rencontrait partout des équipes d'étudiants et d'éclaireurs d'une complaisance inépuisable.

Chaque jour, à neuf heures trente, un culte était célébré, qu'un membre de la Conférence présidait en employant sa propre langue. A dix heures, la séance commençait : d'abord des rapports, puis des contre-rapports, puis les discussions.

On avait sous les yeux les rapports, traduits en français, en allemand et en anglais.

Il y avait des traducteurs excellents, notamment le pas-

teur Koechlin, de Bâle, qui donnait, soit en allemand, en anglais, ou en français, un court résumé, très clair et élégant, de chaque discours.

De 17 à 19 heures, réunion publique, où un conférencier reprenait le sujet traité dans la journée. Le soir, des conférences, des concerts, des services variés, venaient compléter l'impression de la journée.

Ainsi, la vaste salle de l'Académie de Musique, le jour, l'église de Blasieholm le soir, se remplissaient d'une foule compacte. Mais il n'y avait aucune bousculade; les portes, en se fermant au début des allocutions, empêchaient le brouhaha des arrivées tardives de troubler les orateurs. Les délégations avaient chacune sa place : les orthodoxes, en avant et à droite; les Allemands, en avant et à gauche; derrière eux, les Américains; derrière les orthodoxes, les Anglais. Les représentants de l'Europe continentale, moins les Allemands, se trouvaient massés du côté opposé.

Pendant douze jours, plus de deux cents discours se sont succédé : ceux des rapporteurs, fort longs; ceux des introducteurs de la discussion, déjà limités à vingt et dix minutes, et les interventions des orateurs suivants, de cinq minutes, sept au maximum, coupées par l'implacable coup de sonnette de miss Gardner, la rigide quakeresse, que l'on surnommait, en raison de sa prérogative coupante, la Parque.

Grâce à cette sévérité, que l'on était tenté de trouver injuste quand on entendait Gounelle ou Slotemaker, mais qui souvent fut bienfaisante, la Conférence a pu mener à bonne fin un programme immense, embrassant toute la vie humaine.

Les allocutions ont été fréquemment coupées par des chants. Un nouveau recueil de chants avait été préparé en vue de la Conférence, sous ce titre : *Communio*. Les plus belles mélodies de l'hymnologie religieuse, celles qui font vraiment partie du trésor de la chrétienté universelle, s'y trouvent réunies.

Il ne faut pas croire qu'il y ait eu, dans ces innombrables interventions, d'émouvantes passes d'armes. Démosthène lui-même eût été bien contrarié dans son inspiration s'il avait eu à compter avec la sonnette de miss Gardner. Les journaux ont conté toutefois le duel de Klingemann et de Gounelle. Le surintendant général prussien, compassé dans sa courtoisie glaciale, pleine de sous-entendus, avec son attitude provocatrice et cette parole calme où la haine suintait à chaque mot. L'orateur français, avec son cœur débordant d'émotion, ses grands bras étendus pour étreindre sur son cœur l'adversaire, les frémissements de sa voix qui parfois se faisait suppliante, et ce flot de lyrisme qui, à un moment donné, forçait l'applaudissement de tous — sauf de cette délégation allemande qui, compacte, entourait son champion. Il s'est trouvé des journaux allemands pour relever avec amertume, dans l'allocution vibrante de Gounelle, cette apostrophe : « Frères d'outre-Rhin ! » On a reproché à l'orateur d'avoir voulu annexer la Rhénanie ! A part cet épisode qui a eu pour effet de bien mettre en relief l'antithèse des deux attitudes — des deux âmes — les discussions ne se sont guère animées que lorsqu'une dame, membre du Reichstag, a interpellé l'Assemblée avec une éloquence pathétique peu habituelle à ses compatriotes mâles, et qui a déchaîné l'enthousiasme.

Que de belles et nobles physionomies dans ce grand auditoire ! On ne peut pas oublier celle de l'évêque Ihmels, ce représentant si ferme et si éclairé de l'authentique piété luthérienne, ni celle du Dr Simons, ce grand esprit auquel sa modestie faisait parmi ses collègues une place à part. En marge de la délégation allemande, Heiler, aujourd'hui une des gloires de l'Allemagne théologique, dans une attitude volontairement effacée et silencieuse, attirait la sympathie. Les Britanniques inspiraient le respect par leur caractère profondément religieux. On distinguait la physionomie ascétique du moine anglican Tribe. A la tribune, l'évêque de Winchester, avec la ron-

deur de son attitude, la fermeté de sa parole, nette toujours sans jamais être cassante, et ce beau visage ouvert qui gagnait la confiance. Et près de lui, se multipliant, faisant face à tout, présent partout, animant de son ardeur, éclairant de son sourire, entraînant parfois de sa parole cette immense assemblée qui était son œuvre, infatigable, l'initiateur du Congrès, l'ami de Sundar Singh et de Harnack, le disciple de Sabatier, le primat de Suède, Nathan Söderblom. Le sermon de clôture qu'il a prononcé dans sa chaire d'Upsal, et qui, dans sa simplicité, est très beau, fut le plus étonnant mélange des langues antiques et modernes : une mosaïque de français, d'anglais, d'allemand, de suédois, de grec, de latin. Dans cette Assemblée de la chrétienté, on eût dit, en l'entendant, que les temps de la Pentecôte étaient revenus.

D'autres figures sont enregistrées dans nos souvenirs : celle, si fortement marquée, du professeur Zilka, de Prague, et la physionomie douce et fine, toujours souriante d'Ammundsen, le bon évêque du Slesvig, qui, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, tenait l'Assemblée sous le charme de sa parole conciliante et sereine. La Suisse avait fourni à l'Assemblée, entre autres, avec deux des hommes les plus populaires de la Conférence, Adolf Keller et Eugène Choisy, son admirable traducteur, le pasteur Koechlin. L'Amérique avait notre grand ami Macfarland, qui n'oubliait aucun de ceux qu'il avait rencontrés dans ses innombrables voyages autour du monde, et l'évêque Brent, s'écriant : « Si c'est être fou que de croire à la paix universelle, je veux bien être le fou du Christ ! » Et Fred B. Smith, l'amphitryon du *Dincr. de la Règle d'Or*, dont la voix puissante clamait sa haine de la guerre devant les foules du parc de Haga. Et tant d'autres visages, rayonnants de spiritualité, parmi les délégations de l'Orient.

*
* *

La question sociale fournissait à l'Assemblée sa justification naturelle. C'est donc par là qu'il faut commencer le compte rendu de l'Assemblée de Stockholm. Ensuite, nous essaierons de dégager la signification profonde de cette rencontre entre des hommes venus de tous les bouts de la terre.

La Conférence de Stockholm était assemblée pour rechercher les principes fondamentaux sur lesquels doit s'établir une société chrétienne. Il est apparu d'emblée qu'il serait difficile d'arriver à des précisions très rigoureuses dans ce domaine. Non seulement toutes les opinions économiques étaient représentées dans cette Assemblée, depuis le conservatisme extrême, jusqu'au socialisme le plus internationalisant, mais surtout, la grande antithèse qui dominait tout le débat, était d'ordre théologique.

Comme on l'a justement fait observer, ce qui divisait naguère les représentants de la chrétienté, c'était le problème de la nature du Christ et de ses rapports avec Dieu. C'est là-dessus que, seize cents ans auparavant on avait discuté à Nicée. Et à Stockholm, malgré les apparences, c'était également un problème dogmatique qui divisait les esprits.

L'évêque Ihmels, porte-parole désigné des Églises d'Allemagne, a exposé avec beaucoup d'autorité la doctrine officielle de ces églises en ce qui concerne le Royaume de Dieu. Il a exclu l'idée d'un Royaume de Dieu plus ou moins confondu avec la société humaine. Il a développé la notion d'un Royaume purement intérieur et spirituel. Le Royaume de Dieu, selon lui, se superpose à l'ordre naturel. Dans le monde présent, le diable règne, et c'est pourquoi le monde présent ne peut être transformé. Il va à sa ruine. Il n'y a qu'un moyen de le sauver : c'est que le Christ

vienne régner sur la terre, et achever ainsi son œuvre par la victoire définitive sur les puissances du mal. Sans décourager les efforts de ceux qui ont résolu de pénétrer le monde par l'esprit de Jésus-Christ, Ihmels ne croit pas que ces efforts puissent être couronnés de succès. Il reconnaît toutefois que des chrétiens ne peuvent faire autrement que d'agir dans le sens où le Christ a agi. Et par là, il ne nie pas une certaine influence de rayonnement exercée dans la société par le principe chrétien. Mais ce grand prédicateur, dont la piété est bienfaisante, et dont l'éloquence est empreinte d'une sérénité qui est bien rare chez les pasteurs d'Allemagne, a été dépassé, sinon désavoué, par des orateurs fanatiques. On a cité les paroles du président Wolff : « Nous n'avons rien à voir, ni avec le pacifisme, ni avec la Ligue des Nations, ni avec l'idée d'arbitrage. Ce ne sont là que des essais humains pour régler les relations internationales au point de vue le plus expédient. C'est une tentation pour l'Église chrétienne d'interpréter en termes humains les sublimes commandements de Dieu, en ce qui regarde les relations internationales. Si elle succombe à cette tentation, elle n'aboutira qu'au dilemme : justice ou force. L'Église doit être plus grande que son temps pour être une voix de Dieu. »

Et Wolff est allé jusqu'à exalter dans la guerre l'accomplissement d'une volonté de justice qui doit, en châtiant le monde pécheur, servir à la manifestation finale de la colère de Dieu. Un mysticisme eschatologique inspiré de Karl Barth, mysticisme qui ne vise pas à la constitution ici-bas d'une société nouvelle, mais uniquement à préparer les âmes en vue du règne de Dieu qui viendra à la fin des temps, et dont les guerres rapprochent la venue en déchaînant ces puissances du mal dont le triomphe momentané doit précéder la victoire du bien — telle paraît être aujourd'hui la théologie moyenne de l'Allemagne, et c'est cette théologie qui était représentée officiellement à Stockholm.

A l'extrême opposé, la délégation américaine avec son

optimisme invincible et ses enthousiasmes humanitaires. Les Américains envisagent les œuvres des Églises, et surtout les grandes œuvres de justice et de solidarité humaine accomplies sous l'influence des Églises, comme des signes précurseurs de la venue du Royaume de Dieu. Ils croient volontiers d'ailleurs, que le Royaume de Dieu est déjà sur la terre. La proclamation du régime sec en Amérique est une manifestation du Royaume. La guerre doit être détruite, et elle le sera. Les problèmes ne sont pas insolubles. Il y a dans l'Évangile de quoi transformer le monde, et en fait, le monde se transforme dans le sens de l'Évangile. Mais il faut agir, agir avant tout, et s'unir dans l'action pour le Royaume.

Entre ces deux points de vue opposés, représentés, l'un et l'autre, par des éléments importants du Congrès, l'attitude de la délégation française a été remarquée. Il n'est pas fortuit que, finalement, on ait demandé à l'un des membres de cette délégation de formuler ce qu'il y avait de commun entre ces opinions extrêmes et de préciser les lignes générales sur lesquelles on pouvait se mettre d'accord. Chaque fois que Wilfred Monod et Gounelle ont pris la parole, on a senti que les cœurs se rapprochaient.

C'est la doctrine de Bersier et de Fallot, l'idée du *droit à la vie* qui, par eux, a été proclamée à Stockholm et qui a mis, pour le moment tout au moins, tout le monde d'accord. Si l'on traite d'économie sociale, proclamer que c'est dans l'intérêt des âmes, et en vue de la manifestation de la vie supérieure ; montrer comment la solidarité naturelle doit se transformer, sous l'influence de l'esprit du Christ, en une solidarité libre et fraternelle des enfants de Dieu, faire apercevoir la nécessité d'intégrer l'absolu de l'Évangile dans la relativité des sociétés humaines, maintenir à l'horizon des temps la vision splendide d'un monde nouveau où le péché, la souffrance et la mort ne seront plus, et cependant, trouver dans cette vision une force nouvelle pour travailler à la transformation du monde présent et

pour lutter courageusement contre toutes les forces du mal : tel est le programme qu'ont développé nos représentants. Ils ont été écoutés avec infiniment de sympathie et d'émotion. L'Assemblée était suspendue aux lèvres de Wilfred Monod lorsqu'il s'écriait :

« Notre Assemblée est conviée à déraciner des montagnes par la foi, fussent-elles blanches de neiges éternelles. Sans conteste, l'époque actuelle égale en importance l'époque des Apôtres et celle de la Réforme. Que l'Église contemporaine, repentante et purifiée, et résolue à souffrir pour sauver, organise une croisade contre la misère et la guerre, et que de nouveaux saint François suscitent partout dans la chrétienté les missionnaires d'un tiers-ordre laïque chargé de prêcher un Évangile moral, social et spirituel, seul capable d'écarter le spectre horrible d'une autre catastrophe mondiale.

« De Stockholm, envoyons des messagers, deux par deux, à l'exemple des premiers disciples, annonçant comme le prophète : « Encore quarante jours et Ninive est détruite ! » Sans pénitence nationale et internationale notre civilisation va périr.

« Un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême, tel est notre *Labarum*, et par ces signes-là nous vaincrons.

« Un seul Seigneur, Jésus, le Messie qui a souffert, qui vit et qui régnera. Une seule Foi, celle qui est agissante par la charité unificatrice.

« Un seul baptême : « Il est un baptême », le baptême de l'Esprit, le baptême de la souffrance rédemptrice, dont nous devons être baptisés. Et quelle angoisse nous étreint, en attendant qu'il soit consommé. »

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE DE STOCKHOLM : LES PROBLÈMES SOCIAUX

A la base de la doctrine sociale de Stockholm, il y a un principe qui n'est nullement banal, étant donné l'individualisme protestant en général et le quietisme qu'on reproche parfois — non sans exagération d'ailleurs — aux luthériens en particulier. La mission sociale de l'Église est un élément essentiel de son œuvre religieuse. Le même Évangile qui règle la vie intérieure des hommes doit régir leur activité sociale.

Du moment où les chrétiens disent à Dieu : « Que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel », ils s'engagent à être ouvriers de Dieu sur la terre.

Ceci étant, il est trop certain que les conditions qui prévalent actuellement dans la vie économique sont incompatibles avec l'enseignement du Christ.

L'Église doit reconnaître qu'elle n'est pas exempte de reproche. Elle n'a pas pris suffisamment au sérieux sa responsabilité. Elle a sous-estimé la puissance régénératrice du Christ. Il faut que l'Église s'efforce d'adapter son message à la vie sociale.

Tandis que, selon l'opinion courante, le monde n'est dirigé que par la force et l'intérêt personnel, nous affirmons, nous chrétiens, que la puissance la plus efficace, c'est l'amour.

Enfants du même Père, nous saurons reconnaître théoriquement et pratiquement la valeur de l'âme humaine. L'homme a plus de valeur que l'argent : le développement de la personnalité humaine a plus d'importance que la richesse, car c'est elle, la personnalité, qui est la valeur des valeurs.

Le besoin de justice est inné à l'homme. Et si les conditions actuelles de l'industrie provoquent tant de malaise, c'est que la répartition des produits du travail n'est adaptée équitablement ni au travail, ni au mérite.

Le rôle de l'Église n'est pas de présenter elle-même un programme de reconstruction sociale. Il est de purifier et d'approfondir la conscience humaine, pour lui donner une vision plus claire de l'idéal et plus de force pour le réaliser.

De ces principes, certaines conclusions pratiques se dégagent. La propriété, selon le christianisme, n'est pas une fin, mais un moyen : elle est donc un dépôt dont il faudra rendre compte, et ceux qui en ont la garde doivent se tenir pour des intendants de Dieu et des serviteurs de la société. L'acquisition d'un gain auquel ne correspondrait aucun travail, ni aucun service rendu à la société, doit être condamnée comme malsaine et ruineuse pour la vie économique, surtout lorsqu'elle est obtenue par la spéculation.

L'industrie devrait être envisagée comme un effort coopératif destiné à créer les conditions matérielles de la vie spirituelle. L'organisation industrielle doit donc se proposer pour but de promouvoir la coopération entre tous les intéressés, de façon à donner aux travailleurs manuels le sens de la valeur et de la portée de leur travail, à leur faire comprendre qu'ils y sont personnellement intéressés, à leur assurer une sécurité plus grande, et à préparer ainsi l'avènement de la paix industrielle.

Il est de l'intérêt de tous que les plus capables acquièrent des situations dirigeantes, et qu'on leur assure

l'indépendance nécessaire, soit vis-à-vis du capital, soit vis-à-vis du travail. Mais les travailleurs manuels eux-mêmes doivent participer aux bénéfices de l'entreprise, et aussi au contrôle des comptes, surtout lorsqu'ils contribuent effectivement à la production.

Le bien-être de l'enfant, comme celui de la société, exige l'abolition du travail des enfants. L'entrée prématurée de l'enfant à l'atelier arrête trop souvent son développement physique, intellectuel et moral. La concurrence des enfants désorganise, pour les adultes, le marché du travail, en répandant le chômage et en faisant baisser les salaires.

Quant au travail des adolescents, il faut y comprendre un apprentissage, et régler les heures de travail de façon à permettre l'achèvement de l'éducation générale, indispensable au développement intégral de l'homme.

Le chômage est un mortel fléau, auquel l'assurance ne saurait apporter un remède propre à satisfaire les chrétiens. Quand il s'agit du chômage des jeunes, la responsabilité de la nation et de l'Église devient évidente.

Le problème n'est pas insoluble, mais la Conférence en est à la période de recherche, et ne propose encore aucune solution.

*
* *

La Commission chargée de l'étude des problèmes moraux et sociaux pose en principe, elle aussi, que l'enseignement capital de l'Évangile est l'annonce du Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu, ce sont les hommes redevenus en Jésus-Christ fils du Père, et frères les uns des autres : c'est l'homme nouveau et la société nouvelle. L'Église doit assurer le retour de l'individu à Dieu. Les hommes étant solidaires, la tâche de l'Église est, non seulement d'amener tout homme et tout l'homme à retrouver Dieu, mais d'assurer à tous les hommes l'exercice de leur droit au salut.

Ceci posé, comment se fait-il qu'à l'heure actuelle il y ait si peu d'hommes qui trouvent une satisfaction réelle dans leur travail ?

C'est que la profession ne coïncide plus avec la vocation.

Le machinisme en est cause, où la division du travail est poussée à l'extrême ; mais surtout, on ne voit dans le travail que la satisfaction d'un but égoïste. Le travail ennuie, et le travailleur cherche son bonheur en dehors de lui.

Il faut que le travail soit pénétré par l'esprit chrétien. Ce qui nous manque, c'est de considérer le travail comme une *vocation*.

Le chrétien est convaincu que sa situation est le résultat des aptitudes que Dieu lui a données, comme aussi des interventions de Dieu dans sa vie.

Il se sait appelé à servir Dieu en développant par le travail, ses capacités physiques, intellectuelles et morales. Il se sait responsable de son travail devant Dieu, à l'inspiration de qui toute l'activité humaine doit être subordonnée.

L'Église saluera avec joie tout effort qui aura pour but de délivrer l'homme, grâce aux progrès de la technique, d'un travail devenu trop machinal et qui tue l'esprit. Quant à ceux qui sont encore victimes d'un tel travail, elle s'efforcera de les convaincre de leur utilité sociale.

Elle veillera à ce que le travailleur n'oublie jamais qu'il a une âme.

Le fondement d'une organisation sociale conforme à la volonté de Dieu, c'est le *foyer chrétien*.

Le foyer chrétien repose sur l'amour, qui signifie sacrifice et collaboration. Seule, la vision d'un but qui dépasse le foyer lui-même, — à savoir, le Royaume de Dieu — peut inspirer un tel amour, et assurer l'union des époux dans le respect mutuel de leur personnalité.

L'enfant est le plus grand des dons de Dieu. Il est confié aux parents, pour qu'ils en fassent un citoyen du Royaume de Dieu et de la nation.

Il appartient aux parents de lui faire comprendre que sa vocation n'est pas d'être servi, mais de servir, et que l'obéissance à une autorité aimée est la condition de la vraie liberté.

Toute l'éducation chrétienne, dès lors, se résume en cet unique devoir : faire aimer Jésus-Christ à l'enfant.

Le sens des responsabilités sociales s'acquiert par la pratique de la solidarité entre tous les membres du foyer, y compris les serviteurs et les étrangers.

La vie normale du foyer, selon Dieu, est liée à des conditions matérielles aussi bien qu'à des conditions morales. La question du logement a un aspect spirituel,

Les conséquences morales et sociales du logement insuffisant ou insalubre sont désastreuses pour la vie de famille ; aussi le devoir de l'Église est-il d'affronter le problème de l'habitation.

Elle doit poursuivre la disparition du taudis. Elle s'efforcera d'obtenir une meilleure législation du logement, et l'établissement du juste salaire. Elle ira jusqu'à aménager elle-même, par l'intermédiaire d'organisations qu'elle aura créées, des habitations conformes aux besoins des familles nombreuses et de tous ceux qui souffrent dans leur santé, leur intelligence et leur âme, des résultats de la crise actuelle.

Pour ses tentatives de réforme morale et sociale, l'Église doit s'appuyer sur la *jeunesse*. Elle apportera ses encouragements aux organisations qui s'occupent des jeunes (unions chrétiennes, éclaireurs, associations chrétiennes d'étudiants). Elle maintiendra vis-à-vis de tous ces *mouvements* qu'elle est le cadre providentiel de la vie religieuse en *société*, mais elle respectera l'autonomie des œuvres de jeunesse. Elle conformera ses actes à son enseignement en organisant le service social, l'évangélisation des jeunes par les jeunes, et en travaillant à la victoire de l'unité chrétienne et de la fraternité humaine.

Envisageant les relations entre les sexes, la Commission

affirme « l'égalité spirituelle et morale de l'homme et de la femme », restaurée par la Rédemption, — égalité qui n'exclut pas la diversité des vocations. A l'homme, la responsabilité première du foyer ; à la femme, la maternité.

L'union de l'homme et de la femme n'est légitime que dans le mariage monogame, consenti par amour.

La préparation au mariage est une des tâches essentielles de l'éducation chrétienne. Elle consiste dans un enseignement donné surtout par la mère et qui doit porter : 1° sur les bienfaits physiques et spirituels du contrôle des sens et de la pureté ; 2° sur la sainteté des liens matrimoniaux, fondés non sur l'intérêt, mais sur l'amour et le service mutuel ; 3° sur la grandeur de la vocation à la paternité et à la maternité, et la beauté des sacrifices qu'elle comporte.

Pour l'Église, il n'y a qu'une seule morale pour les deux sexes, avant comme pendant le mariage.

Les époux doivent être instruits des conditions de vie, de moralité, de compétence domestique et de santé physique qui constituent un mariage béni de Dieu.

La Commission affirme l'indissolubilité fondamentale des liens du mariage. Elle ne reconnaît la légitimité du divorce qu'en cas d'adultère.

Elle flétrit toutes les formes de l'immoralité publique et de l'exploitation de la femme par l'homme et la société.

Le chapitre des *loisirs* a retenu l'attention des moralistes de Stockholm.

Ils montrent que l'Église, ayant proclamé pour toutes les classes de la société la sainteté du travail et la laideur morale de l'oisiveté, doit maintenir le droit de tout homme au repos et au délassement.

« Sans se prononcer sur l'opportunité présente de son application, l'Église déclare conforme à l'esprit de Jésus-Christ la législation dite des huit heures, celle du repos hebdomadaire, qu'elle souhaite de voir partout fixé au

dimanche, celle enfin qui doit instituer des vacances régulières pour les travailleurs. »

Mais elle proclame dangereuse et coupable la soif effrénée du plaisir qui caractérise la génération actuelle. Elle condamne contre le jeu d'argent et le jeu barbare.

Les institutions qui assurent la culture morale, intellectuelle, artistique et physique des travailleurs et de leur famille, rentrent dans le programme d'action de l'Église.

*
**

On peut sourire de certaines formules d'une imprécision vraiment par trop diplomatique. On peut se demander s'il était bien nécessaire de remarquer que les grandes familles sont « souvent » une bénédiction de Dieu. L'alcoolisme a été condamné ; mais il est regrettable qu'entre les divers systèmes mis en œuvre pour le combattre, la Conférence n'ait pu en recommander aucun. Il eût été si facile, puisqu'on était en Suède, de recommander le système Bratt, qui a eu le mérite de diminuer singulièrement les manifestations de l'alcoolisme, sans nécessiter l'héroïsme de la prohibition !

Une doctrine sociale aux angles moins arrondis eût été d'un excellent effet. Il n'y en a pas moins ici un ensemble de principes qui offre un intérêt réel. Ce sont vraiment les éléments d'une morale sociale du christianisme.

*
**

Les problèmes de l'éducation ont également retenu l'attention de la Conférence. Et ceci, pour des raisons que le rapport de la quatrième commission a très clairement exposées :

« Si le développement scientifique, qui a si remarquablement augmenté le pouvoir de l'homme sur la nature, n'est pas accompagné d'un accroissement correspondant de

fraternité, il deviendra une source de danger et même de destruction, au lieu de contribuer au bien-être et au progrès. De tous côtés monte vers le ciel ce cri : « Donnez-nous une nouvelle génération, où la fraternité ne soit pas seulement prêchée, mais aussi pratiquée. »

Aussi l'Église doit-elle, par tous les moyens dont elle dispose, — par la famille, par l'école du dimanche, par le culte, la prédication, les sociétés de missions, les sports, les associations chrétiennes de jeunes gens, — enseigner à ses membres l'intelligence de toutes les aspirations humaines. Elle doit leur apprendre à sympathiser avec ceux qui appartiennent à des races et à des classes différentes, et à les comprendre.

La sous-commission chargée des livres scolaires affirme tout d'abord que Dieu accomplit par les formes historiques des peuples, ses desseins envers le monde ; que chaque peuple a son caractère particulier auquel correspond une vocation particulière ; que tous, dès lors, doivent collaborer dans une entente amicale pour l'idéal commun de l'humanité.

L'enseignement de l'histoire doit considérer le développement de la civilisation et de la vie spirituelle, parallèlement à l'évolution politique. Il doit juger des conflits internationaux avec une impartialité scrupuleuse, en s'aidant des investigations de la critique ; il doit s'abstenir « des généralisations inconsidérées et dédaigneuses sur le caractère des peuples compétiteurs ou ennemis », et au contraire, reconnaître « leur part dans les victoires de la civilisation et du progrès spirituel ». Il faut combattre dans les écoles « un chauvinisme borné et haineux ». *L'Alliance universelle* et le centre européen de la fondation Carnegie sont encouragés à poursuivre « dans le même esprit d'impartialité » leur travail d'examen « des livres d'histoire et de géographie de l'après-guerre ».

La Commission a demandé que fût institué par la Conférence elle-même un groupe chargé de poursuivre une

enquête de ce genre dans les manuels et dans les revues pédagogiques, et de communiquer ses remarques aux professeurs d'histoire.

Enfin, « au cas où un organe international serait créé pour l'entente amicale parmi les peuples », la Commission demande que cette organisation se charge « de la direction ou de la revision des livres d'histoire ».

C'est peut-être la partie la plus contestable de l'œuvre de Stockholm. L'exposition de manuels scolaires qui figurait à l'entrée de la salle de l'Académie de musique ne donnait pas une idée fort exacte de nos manuels. Il était difficile à ceux qui étaient « au-dessus de la mêlée » de ne pas répartir le blâme et l'éloge en tenant la balance égale entre le juste et l'injuste — ce qui n'est pas conforme à l'équité et à la raison. Mais nous ne pouvions qu'être d'accord, sur les principes, avec une Commission qui nous conviait, en des termes qu'un F. W. Förster eût approuvés, à rendre justice au génie propre de chaque peuple, et à reconnaître sa part dans l'œuvre de la civilisation.

CHAPITRE V

LA DOCTRINE DE STOCKHOLM : LES PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Les problèmes internationaux ont été abordés à Stockholm dans toute leur ampleur.

La troisième commission du Congrès, chargée des questions internationales, s'était divisée en trois sous-comités qui avaient travaillé avec beaucoup d'application et dont les rapports reflètent les sentiments profonds de l'assemblée.

La Conférence de Stockholm avait été menacée de sombrer sur l'écueil des responsabilités de la guerre.

En Allemagne, la section de l'Alliance internationale avait semblé d'abord vouloir soulever ce problème à la Conférence. Le choix de la délégation allemande s'était ressenti de cette préoccupation.

Cette délégation, nous l'avons dit, était composée en grande majorité de nationalistes ; à peine si elle comptait cinq à six membres de l'*Alliance universelle*. Néanmoins, c'est à l'intervention de ceux-ci, déjà habitués à l'atmosphère fraternelle des réunions religieuses organisées par l'Alliance, que l'on a dû d'aller jusqu'au bout sans naufrage ; et même on a pu noter, sous l'influence de l'atmosphère de Stockholm, un adoucissement progressif d'attitude chez les membres de la délégation allemande. Sans doute, les journaux allemands ont révélé que cette

apparence ne correspondait pas au fond des choses. Le bloc nationaliste n'a jamais été entamé. Les adjurations pathétiques d'Élie Gounelle n'ont pu émouvoir l'insensibilité d'un Klingemann. Mais, ayant donné leur parole qu'aucun incident fâcheux ne se produirait, les chefs de la délégation allemande l'ont tenue dans toute la mesure où il leur a été possible de contenir leur délégation, et eux-mêmes ont montré des dispositions très conciliantes.

Néanmoins, il n'était pas facile de trouver une formule commune des aspirations des églises sur le terrain international.

D'une part, une grande partie de la délégation anglaise professait les opinions les plus extrêmes en matière de désarmement, sans tenir compte des nécessités de la politique européenne et de la situation des États de l'Europe orientale. On avait même l'impression que, pour certains, l'idée de patrie n'avait pas la même importance que l'idée d'humanité. Il y avait là des adversaires, non seulement de la guerre, — sur ce point, l'unanimité ne semblait pas difficile à réaliser, — mais du service militaire.

A l'extrême opposé, la délégation allemande semblait réfractaire à toute condamnation de la guerre, et l'apologie qu'en donnait le président Wolff trouvait des oreilles complaisantes.

Ici encore, les délégués français ont trouvé les formules sur lesquelles on a failli émettre un vote, qui eût été favorable. Mais la délégation allemande a exprimé [par la voix de son chef, le docteur Kapler, le vœu qu'on s'abstînt de consulter l'assemblée, et qu'on se bornât à déposer les conclusions du rapport.

Ce rapport est très catégorique dans sa condamnation de la guerre ; il l'est même un peu plus dans la traduction française que dans le texte anglais, qui a néanmoins valeur officielle.

En somme, le rapport déclare que la guerre, considérée comme une *institution pour le règlement des disputes inter-*

nationales par des forces matérielles alliées à la perfidie et au mensonge, est incompatible avec l'esprit et la méthode du Christ, et dès lors, avec l'esprit et la méthode de son Église.

La guerre ainsi considérée, ajoute le rapport, est l'abus et non l'usage de la force, parce qu'elle attribue à la force l'autorité, et qu'elle la reconnaît apte à déterminer la valeur morale, ce dont la force, en réalité, est incapable.

Après cette condamnation de principe, le rapport essaie de déterminer les responsabilités de la guerre, non plus dans le passé, mais dans l'avenir, en déterminant les caractères de l'agression.

L'agresseur, dans la guerre, c'est la nation qui ne veut pas recourir à l'arbitrage et qui ne cherche pas l'appui de la loi et de l'organisation, c'est-à-dire qui refuse de se soumettre, comme le dit la traduction française, à un tribunal impartial.

C'est le devoir des églises, ajoute le rapport, d'employer leurs forces unies dans le sens d'une association fraternelle organisée entre les nations. Le mot *Société des Nations* figure, d'ailleurs, dans les résolutions proposées. L'Église considère que la Société des Nations est, pour le moment, le seul instrument capable d'assurer la sécurité, et, par là même, la bonne entente entre les peuples. Dès lors, elle la recommande à la sympathie et à l'appui de tous les chrétiens, dans l'espoir que, par l'élargissement de ses membres et par l'accroissement de son influence spirituelle, elle devienne toujours plus apte à atteindre le but qu'elle poursuit.

En même temps, l'Église reconnaît « qu'elle a aussi sa part dans l'instauration de bonnes relations entre les peuples », aussi recommande-t-elle aux fidèles l'*Alliance Universelle pour l'Amitié internationale par les Églises*, qui poursuit ce but par des méthodes qu'elle approuve. Elle souhaite qu'une entente s'établisse avec les Églises restées jusqu'ici en dehors de l'*Alliance*, pour que toutes s'unissent dans un même effort.

L'Église reconnaît également comme son devoir d'appuyer de son autorité morale la Cour permanente internationale de justice. Il faut que puissent recourir à elle les peuples faibles qui se trouvent dans une situation désespérée, pour qu'ils obtiennent le redressement de cette situation sans recourir aux armes.

Ainsi sera ouverte la voie conduisant à un désarmement général.

« Il est bien entendu, ajoute le rapport, que les résolutions ci-dessus laissent intact le droit imprescriptible de toute nation à se défendre contre toute agression ou toute oppression. »

*
* *

Le problème des *racas* a été également examiné. L'assemblée n'a pu le traiter à fond dans ses séances publiques ; elle a du moins amorcé la discussion qui pourra se dérouler dans la suite.

« L'établissement de relations équitables entre les races est une des plus grandes tâches de notre époque. La maîtrise de l'homme sur la nature a aboli les barrières géographiques qui ont séparé les races durant des millénaires. La supériorité de la race blanche, produit de sa connaissance de la nature et de la force qui en résulte, est écrasante ; mais cette supériorité et cette force ont été employées dans une si large mesure pour des fins égoïstes et une impitoyable exploitation des peuples faibles et arriérés, qu'elles ont provoqué parmi les autres races une marée menaçante d'indignation et de ressentiment. »

Or, les races de couleur ont acquis rapidement le sens de ce qui faisait jusqu'ici la supériorité de la race blanche. D'autre part, la mortalité chez elles a diminué. La population augmente rapidement dans toutes les parties du monde. De là un risque de catastrophe.

L'accroissement de la souveraineté de l'homme sur la

nature, la possession de forces immenses, ont donné la suprématie aux intérêts matériels. La mentalité de l'Occident en est empoisonnée. Les principes moraux ont été mis à l'arrière-plan ou même perdus de vue. Nous sommes des enfants qui jouent avec le feu.

Comment réparer ce mal ? Il y a là une tâche morale. Il y a là aussi une œuvre de réparation qui s'impose aux églises, car ce sont les chrétiens qui sont responsables du mal qui a été fait aux races de couleur.

Le temps est venu pour l'Église de prendre une nouvelle attitude dans les questions internationales. Elle doit renoncer à son individualisme ; elle ne peut plus abandonner aux gouvernements la conduite de l'action internationale, fondée sur la force seule : elle doit insister auprès des peuples civilisés pour qu'ils s'inspirent d'un idéal moral dans leur attitude vis-à-vis des races faibles et arriérées.

L'existence des races n'est pas un produit du hasard : les races existent en vue d'une fin. Quoique nous n'apercevions pas encore ce but dans toute son ampleur, nous nous rendons compte que les progrès de chaque race contribuent au bien de toutes, et que chacune d'elles a sa place dans l'évolution humaine.

Le christianisme doit exclure toute inimitié, toute arrogance, tout mépris dans les rapports entre races. Il reconnaît l'unité humaine. Toutes les races, quel que soit leur degré de perfectionnement, sont aptes à faire l'expérience de la grâce de Dieu par Jésus-Christ.

Dans ce fait merveilleux, nous découvrons la base morale de l'universelle fraternité humaine, fondée sur la paternité universelle de Dieu. Nous sommes *membres les uns des autres* dans un sens plus profond que l'interdépendance économique.

Le but idéal de l'humanité n'est pas de supprimer rapidement la diversité des races, mais de développer chacune d'elles jusqu'à son point de perfection, pour la rendre plus apte au bien général.

Dieu ne fait pas acception de personne. En Christ, il n'y a ni Juifs, ni païens. Cela signifie, non que les différences de races doivent s'oublier, mais qu'elles ne créent pas d'inégalités essentielles entre les hommes quant aux expériences et aux privilèges spirituels.

Le principe chrétien exige que la justice, la bonne volonté et la fraternité existent entre races différentes. Mais là où il paraît désirable que les domiciles des membres des différentes races, dans une même ville, soient séparés ou que leurs enfants suivent des écoles distinctes, de telles stipulations ne peuvent être interdites.

Le ressentiment général contre l'impérialisme de la race blanche est un des problèmes les plus généraux et les plus menaçants de l'heure actuelle. C'est une question très complexe ; elle touche à la vie économique, à la vie politique, à l'état d'impuissance et de désordre qui règne dans certains pays, comme au développement industriel ou au besoin de matières premières.

Des peuples faibles et arriérés, dont les richesses n'étaient pas exploitées, se sont trouvés incapables de négocier avec des aventuriers étrangers. Ces aventuriers se sont livrés à des pratiques absolument contraires au christianisme. Les blancs ont trop souvent pratiqué le vol, la tromperie, le meurtre, un égoïsme cynique, le mépris des droits des populations indigènes.

Les Églises doivent insister sur les droits des indigènes. Les gouvernements européens qui exercent un contrôle sur des pays tels que l'Afrique ou la Mésopotamie doivent en finir avec l'esclavage, ou le travail forcé qui est virtuellement un esclavage. Les races indigènes doivent être éduquées en vue d'une autonomie adéquate et effective. Elles doivent être promues à l'indépendance, dès qu'elles en sont capables. Les matières premières, nécessaires à la civilisation moderne, doivent être exploitées, mais non au bénéfice exclusif du blanc.

*
**

Chaque peuple a le droit de se gouverner lui-même. Le problème paraît avoir été clairement résolu dans le cas de l'Inde. L'Empire britannique, depuis 1917, s'est efforcé d'éduquer l'Inde en vue de l'avenir et de l'acheminer vers l'indépendance. Cette politique, d'ailleurs, exige de la part de la race blanche un profond changement d'attitude.

En Chine, un siècle de relations avec l'Occident a eu pour résultat des traités injustes, établissant le droit d'exterritorialité pour les blancs, ainsi que la désorganisation de la vie publique. Des milliers de Chinois cultivés demandent aujourd'hui la complète restauration de leur souveraineté. Ils estiment que ces traités imposent une humiliation intolérable et que l'intervention d'individus représentant des intérêts financiers étrangers dans la politique intérieure de la Chine, empêche l'unification du pays. Les Églises de tous les peuples en relations avec la Chine doivent pousser leur nation à traiter ces réclamations chinoises avec justice et fraternité.

*
**

Le problème de l'émigration est extrêmement complexe. Dans bien des cas, c'est un problème économique, tandis que l'opinion populaire tend à le considérer comme un problème de races.

Un peuple quelconque a-t-il le droit d'interdire aux membres d'une autre race l'entrée et l'établissement dans son pays? La Californie ou l'Australie ont-elles le droit d'exclure tous les Asiatiques qui ont besoin de trouver quelque part un domicile, étant en excédent dans leur propre pays? D'autre part, une nation surpeuplée a-t-elle le droit moral de réclamer l'accès d'un pays fertile et à population clairsemée?

L'Église a le devoir d'affirmer que ces problèmes ne sauraient être résolus sur la seule base de la force et de l'égoïsme, mais sur celles de la fraternité et de la bonne volonté.

Il est évident que, sur ce principe, tout le monde est d'accord. Sans doute, la situation particulière des États-Unis vis-à-vis de l'émigration japonaise a empêché l'Assemblée d'être plus catégorique.

Il y a là un problème dont la gravité est telle, qu'à l'heure actuelle de bons esprits envisagent de ce côté-là un risque de guerre nouvelle. Sur ce problème, il eût été intéressant de se prononcer d'ores et déjà d'une façon plus catégorique. Mais il faut reconnaître l'embarras dans lequel l'Assemblée de Stockholm devait se trouver pour résoudre une affaire aussi délicate.

On comprend qu'elle soit demeurée dans les généralités. Il paraît fâcheux toutefois qu'elle n'ait pas exclu le prétendu « droit moral intrinsèque » pour une nation surpeuplée de réclamer l'accès d'un pays fertile et à population clairsemée.

On voit quel est le parti que pourraient tirer les prétentions allemandes d'un semblable droit, s'il leur était reconnu par l'Assemblée universelle des Églises chrétiennes.

Peut-on dire, d'ailleurs, que ce droit existe, et d'autres considérations ne doivent-elles pas intervenir lorsqu'on est en présence d'exigences qui ne tendent à rien moins qu'à détruire l'existence nationale d'un peuple en l'obligeant à tolérer l'infiltration et les exigences grandissantes de ses voisins?

Le mariage entre races différentes a également préoccupé la sous-commission. Là non plus, il n'y a pas eu de décision parfaitement nette.

Sans doute, l'Église proscrit, au nom de l'idéal moral du christianisme, les relations irrégulières entre membres des diverses races, comme elle les proscrit entre membres

de la même race. Elle condamne formellement l'opinion, courante en certains milieux, qui tolère le concubinage.

Quant au mariage, s'il doit être conclu entre deux êtres qui sont prêts à s'unir pour toute la vie, à s'entr'aider spirituellement, à élever chrétiennement leurs enfants, l'Église n'a pas le droit de l'interdire. Mais si les circonstances d'éducation, d'habitudes, de tempérament et d'hérédité sont telles que les époux aient toute chance de ne pouvoir se conduire en chrétiens, ou si un tel mariage expose les conjoints et les enfants qui naîtront d'eux à l'ostracisme le plus rigoureux, l'Église doit décourager ces projets, sans pouvoir toutefois les empêcher. Tout mariage doit être conclu « selon le Seigneur », c'est-à-dire avec la possibilité de réaliser, dans le mariage et par lui, l'idéal chrétien.

Les Missions sont menacées par le caractère non chrétien de la politique des pays auxquels appartiennent les missionnaires.

Le contraste entre cette politique païenne et la prédication des missionnaires a quelque chose de tragique. Les Églises de l'Occident doivent convaincre leurs gouvernements respectifs d'appliquer les principes chrétiens aux relations internationales; sinon, les œuvres de mission seront condamnées à un échec relatif.

Dans la mesure où nous nous approchons de la Croix et où nous contemplons en Christ le plan divin de la rédemption universelle, nous devenons capables de travailler à l'établissement de son royaume, où chacun mettra au service des autres l'intégralité de ses efforts.

*
* *

Cette foi dans la puissance de l'amour chrétien a inspiré la manifestation la plus émouvante peut-être de la conférence. A aucun moment, le sentiment de communion spirituelle n'a été réalisé à un aussi haut degré que dans

cette soirée du 26 août où successivement Nathanaël Beskow, le prince Carl de Suède, Selma Lagerlöf, Elsa Brandström, sont venus montrer sous ses divers aspects l'idéal de fraternité qui rayonne au sommet de l'Évangile.

Le célèbre chanteur Forsell a prêté à cette démonstration le concours de son art, soutenu par l'émotion d'un grand cœur.

Selma Lagerlöf a refait, en la situant dans la réalité vécue, son histoire de la colonie fraternelle de Jérusalem, qui est comme la préfiguration de cette humanité idéale qu'attend le christianisme.

Beskow a commenté l'admirable cantique qu'il écrivait au temps de sa jeunesse pour célébrer la venue du Royaume de paix et d'amour, réalisé enfin sur la terre. Et l'assemblée a chanté, chacun dans sa propre langue, ce cantique où l'apôtre de la paix a exhalé les pressentiments de son âme généreuse :

O jour bienheureux qu'attend le monde,
Où la terre sera le royaume de Dieu,
Où la race humaine errante trouvera le chemin du salut
Et reconnaîtra tout entière que Christ est le Seigneur,
Où le péché sera banni, la mort anéantie à jamais,
Où une pleine rédemption nous sera acquise pour l'éternité.
Il vient, il vient, le jour de notre attente,
Dont nous voyons les rayons dans les nuages du matin.
L'ombre règne encore dans les brumes de la vallée,
Le jour, sur les sommets, est déjà né.
Il vient apaiser les larmes du deuil,
Il vient accomplir l'espérance des croyants.
Il vient, oui, il vient ! le jour de notre attente,
Toutes les nations, unies dans l'amour et la paix,
Sauront que le Seigneur du Ciel règne à présent sur la terre
Ils habiteront à son ombre.
La guerre cessera...
Le jour qui accomplira les prières des saints,
Le jour où la recherche s'apaisera dans la contemplation,
Il vient ! oui, il vient ! le jour de notre attente,
Le jour le plus radieux qui ait jamais lui sur le monde...

CHAPITRE VI

LE MESSAGE DE STOCKHOLM

Il est regrettable que les formules de morale sociale dont nous avons donné un aperçu n'aient pas été expressément sanctionnées, dans le détail, par un vote de la Conférence. Du moins le message final a-t-il reçu l'adhésion unanime de l'assemblée. Nous disons unanime, car les quatre qui n'ont pu se résoudre à adopter le message, ont motivé leur attitude négative par le regret de n'y pas trouver une note plus accentuée, et en particulier, une condamnation plus catégorique de la guerre. Ils n'étaient donc pas en deçà, mais au delà de la pensée commune.

L'Église a compris qu'elle devait sortir de sa cellule, et adapter aux temps nouveaux les paroles de la vie éternelle.

En priant l'un des nôtres de formuler les aspirations communes, l'archevêque d'Upsal avait rendu hommage à la langue française et à ses dons de clarté. Mais il n'était pas fortuit qu'il s'adressât à un homme dont on sait qu'il a le don de percevoir les « signes des temps ».

Ainsi, la pensée de Wilfred Monod est à la base du Message de Stockholm. Mais ensuite, comme il était naturel, une commission a examiné son projet. Et le texte officiel n'est plus l'œuvre d'un prophète : il est l'œuvre d'une collectivité.

Suivant le mot d'un de nos amis, à la place d'un incendie

ç'a été un simple feu de Bengale. Sans doute, le « Message à la chrétienté » renferme des choses excellentes ; mais quelle différence entre l'œuvre primitive et la rédaction finale, victime d'une succession de retouches, dont quelques-unes, il est vrai, n'étaient pas sans valeur. Un grand esprit d'Allemagne s'est plaint que ses compatriotes aient été pour une large part dans le « sabotage » de l'œuvre de Wilfred Monod. Et il est probable qu'il avait raison. Mais ils n'ont pas été seuls responsables des modifications qui, de l'œuvre individuelle, ont fait une œuvre collective.

Tel quel, ce message a une haute signification. On peut mesurer, d'après ce qui a été dit du contraste entre l'optimisme américain, le pessimisme germanique, et le mysticisme ascétique de l'Orient, la force des obstacles qui s'opposaient à l'admission d'une formule commune. Si étrange que cela paraisse, les Églises, *en tant qu'Églises*, ne se sont guère occupées jusqu'ici du problème social. La France, pays de minorité évangélique, fait exception. La déclaration de Besançon est certainement en avance sur le Message de Stockholm. Mais à Stockholm, les Églises du monde se sont engagées dans la voie qui avait été frayée à Besançon.

Qu'on ait été timide, comment s'en étonner ? Les éléments conservateurs étaient représentés largement dans les délégations anglo-saxonnes, comme dans la délégation allemande. En essayant d'harmoniser les idées sociales de trois cents millions de chrétiens, on jouait la difficulté.

Sur les principes, il semble facile de se mettre d'accord entre chrétiens, quand bien même il est aisé de reconnaître que la doctrine sociale qui a prévalu à Stockholm n'est pas celle de l'encyclique qui a condamné le *Sillon*. La difficulté commence lorsqu'on sort de la région sereine des principes. La Conférence n'était pas en état de légiférer avec précision dans l'ordre social. Il y aurait fallu des années de travail. Elle aurait pu, tout au moins, condamner la théorie de la guerre préventive, apporter à la Société

des Nations son appui moral, donner plus nettement son adhésion au coopératisme.

Ces critiques sont faciles. Et aussi bien n'est-ce pas de ce côté-là que se trouve l'originalité puissante du Message de Stockholm. En quoi consiste-t-elle donc ? L'auteur lui-même l'indiquera dans un commentaire qu'on trouvera à la fin de ce livre, et qui précise admirablement le sens et la portée de l'œuvre de Stockholm.

D'un mot, ce qui fait la grandeur unique du Message, comme de toute l'œuvre de Stockholm, c'est que, comme l'a dit Heiler, l'assemblée a délibéré « sous le signe de la croix ». Elles'est humiliée.

« Faites pénitence ! » cette parole sur laquelle s'ouvre l'Évangile a servi de texte au sermon inaugural de l'évêque de Winchester.

Ensemble, tous ces hauts prélats, si fiers de leur Église et de son passé, ont confessé leurs misères. Ensemble, ils ont reconnu que l'Église chrétienne, dans son ensemble, n'avait pas fait son devoir, que ses représentants avaient été d'infidèles mandataires du Christ.

Le Message de Stockholm l'a proclamé : « Nous confessons devant Dieu et devant les hommes les erreurs et les fautes des Églises. Elles ont manqué de compréhension sympathique et d'amour. Dans les classes laborieuses, en particulier, d'innombrables âmes qui cherchaient loyalement la justice et la vérité furent éloignées du Messie, parce que ceux-là même qui se réclamaient de lui représentaient si imparfaitement le Maître « doux et humble de cœur ». A quoi est donc appelée aujourd'hui l'Église ? — A la repentance. »

L'Église reconnaissant ses fautes et s'humiliant devant le monde : n'est-ce pas le chemin du salut ?

Sous le signe de la croix. Les représentants des Églises y étaient, lorsqu'ils communiaient avec la détresse humaine, soit en unissant leurs prières dans la commémoration du martyr du patriarche Tykhon, soit en évoquant

les douleurs de l'Arménie à ce banquet très particulier de la *Règle d'Or*, qui faisait songer aux assemblées de l'Église primitive. Là on nous avait servi, dans de la vaisselle de terre, la nourriture que mangent les enfants arméniens dans les orphelinats que leur a ouvert la charité américaine. Nous buvions l'eau du Mälar dans des timbales de fer battu. Ces olives, ce pain noir, ce riz assaisonné de poivre, c'étaient vraiment les agapes des disciples du Christ, en communion avec la souffrance humaine. Et il était là, au milieu de nous, le pèlerin qui, au témoignage d'un journal athée, était venu sans être invité. Il était là, au milieu de son Église unie dans la prière et l'humiliation, pleurant sur des souffrances qu'elle n'avait pu conjurer, résolue à tout faire, désormais, pour empêcher le retour des fléaux qui ont désolé le monde.

Ce furent les grandes heures de Stockholm.

*
* *

L'assemblée de Stockholm n'a point édicté de dogmes nouveaux. Elle a rendu hommage à la grande tradition chrétienne. Elle a salué dans le Christ crucifié le Rédempteur d'un monde perdu. En lui prêtant serment de fidélité, elle s'est engagée à le faire régner ici-bas. Dans la diversité des formules et des institutions, l'unité de l'Esprit s'est manifestée. Un écrivain catholique a cru pouvoir dire : « La Conférence de Stockholm est, peut-être malgré elle, un pas en avant dans la vie de la catholicité. » Assurément, mais cette catholicité-là, c'est tout l'opposé de la catholicité romaine. C'est la catholicité *évangélique*. L'Église, telle que nous la concevons, est une donnée d'ordre spirituel. Elle n'a rien de commun avec une législation doctrinale, ni avec une organisation bureaucratique telle que la curie romaine. A l'uniformité sous le joug de Rome, qui est le règne de l'artificiel, elle substitue cette variété qui

caractérise nécessairement ce qui vit. Elle tient la diversité des organisations et des rites pour une richesse de plus.

« Il ne s'agit pas, a écrit l'archevêque d'Upsal, d'arriver à un insipide et vide internationalisme. Ce n'est pas d'indifférentisme ecclésiastique que nos Églises ont soif, mais d'union. »

L'Église universelle du Christ vivant est reconstituée depuis Stockholm. Son unité se manifeste dans la prière d'abord, et dans la charité ensuite. Elle adore et elle agit.

« Deux sont ici assemblés, disait encore, dans son sermon de clôture, l'archevêque d'Upsal : Jean, l'apôtre de la vie intérieure; Paul, dont la foi était agissante par les œuvres.

« Le troisième, Pierre, est absent.

« La chrétienté est divisée, mais le Christ est un. La division ne peut pas être conforme à son sentiment. Quand la chrétienté, dans la vie et dans l'action, s'assemblera autour du Sauveur, la toute-puissance de son amour agira irrésistible. »

Nous n'en sommes pas là. Mais d'ores et déjà, la catholicité nouvelle existe.

Ceux qui n'assistaient pas à ces réunions n'ont rien compris à ce qui s'était passé. Mais ce n'est pas étonnant. Ce souffle qui a passé sur nous, faisant vibrer à l'unisson toutes les âmes, les premiers chrétiens l'avaient perçu : c'est le souffle mystérieux dont on ne sait « ni d'où il vient, ni où il va ». C'est pourquoi, lorsque cette immense Assemblée s'est levée pour écouter le symbole de Nicée, récité par le vénérable patriarche de Constantinople, ceux qui étaient là ont compris que l'unité du monde chrétien était retrouvée. Que pesaient à ce moment-là les divergences théologiques ? L'union des âmes dans l'adoration était devenue un fait. On avait cherché à réaliser l'unité chrétienne sur le terrain social ; ce but n'a pas été atteint du premier coup et il ne pouvait pas l'être. Mais un but qu'on ne pour-

suivait pas encore, parce que la foi était timide, a été atteint d'emblée : l'unité spirituelle du monde chrétien a été restaurée.

Cette unité subsisterait-elle si l'on s'attachait à la lettre des formules ? Nous ne sommes pas ici sur le terrain du légalisme juif. Il ne s'agit pas de la lettre qui tue, mais de l'Esprit qui donne la vie.

Tous ces hommes n'ont pas seulement prié. Ils ont discuté. Et c'est merveille que des états d'âmes si divers aient été confrontés pendant bien des jours, sans qu'il en résultât un heurt sérieux. Des centaines d'orateurs ont traité les sujets les plus délicats, en toute loyauté, sans froisser les sentiments contraires. Si des paroles amères ont été prononcées par quelques-uns, elles venaient du même côté, toujours, et là même, ce qui a prévalu c'est la volonté de conciliation.

A part cette nuance unique, qui était prévue, l'accord des âmes n'a pas cessé de se manifester. Pourtant, nous l'avons dit, il y avait là les représentants d'Églises séparées depuis des siècles — depuis plus de mille ans parfois : des anglicans et des presbytériens, des épiscopaux d'Amérique et des baptistes, des luthériens et des réformés, des représentants des Églises les plus traditionnelles de l'Orient et des unitaires.

A ces contrastes d'Églises s'ajoutaient des contrastes de races : Roumains et Hongrois, Français et Allemands, Bulgares et Grecs. Et tout ce monde vivait en bonne harmonie. Un savant aussi original que célèbre, dont le nom est en vénération à l'université d'Upsal, avait essayé naguère de démontrer que le paradis de la Genèse se trouvait en Suède. Le fait est qu'au mois d'août 1925, le paradis s'est installé en Suède : loups et agneaux ont gité ensemble, et ont trouvé de l'agrément. C'est le miracle de Stockholm.

On ne peut pas rester sur les cimes. Il faut redescendre dans la vie pratique, avec ses divisions nécessaires et

aussi, hélas ! ses inévitables conflits. Du moins, ceux qui étaient à Stockholm ont-ils emporté dans leurs yeux la vision d'une humanité enfin réconciliée sous le Règne du Prince de la Paix.

CHAPITRE VII

LE BUT PROCHAIN

Quel est désormais le but prochain à atteindre ? Il est très précis : c'est la Fédération universelle des Églises.

Il ne faut pas méconnaître les difficultés que signalait dans son rapport sur *les conditions et méthodes de la concentration des Églises protestantes*, le si sympathique pasteur de Genève, Jean-Frédéric Ferrier.

Au point de vue dogmatique, écrivait-il, il ne saurait être question d'imposer à des Églises issues de la Réforme, comme condition préalable d'union, une confession de foi commune. « Il n'y a d'union possible entre les Églises, que lorsque celles-ci se respectent assez pour se contenter de voir dans les autres des sœurs animées de l'Esprit de Jésus-Christ. »

Il montrait que la Fédération des Églises était le seul moyen de réaliser l'unité dans la diversité « parce qu'elle fait du respect des individualités collectives la condition essentielle de son existence ».

A défaut d'une fédération proprement dite, Ferrier envisageait comme la seule méthode à suivre celle d'une coopération sur le terrain moral et social. « Que les Églises, même avant d'être fédérées, s'entendent pour mener de vigoureuses campagnes contre les injustices sociales et contre le vice sous toutes ses formes. Qu'elles s'entendent aussi pour s'occuper en commun de mettre à

la portée de tous quantités d'avantages concernant la vie matérielle, intellectuelle, récréative et artistique des peuples. » Et la coopération, devenant continue, amènera les Églises à se fédérer.

Quoi qu'il en soit, le but à poursuivre n'est pas l'unification des Églises, qui est une chimère : c'est la Fédération. Et le moyen d'arriver à la Fédération universelle des Églises, c'est la constitution de Fédérations nationales. Or, il s'en faut encore que ce but soit atteint. Il l'est aux États-Unis, dans une large mesure ; il l'est très complètement en Allemagne, en Suisse, en France, mais comment fédérer l'Église anglicane et les Églises non conformistes du Royaume-Uni ? ou les Églises orthodoxes et les Églises protestantes de Roumanie ? ou encore, les Églises diverses de Tchéco-Slovaquie ?

Et ensuite, comment faire entériner par les Églises, si jalouses de leur indépendance, les décisions de leurs Fédérations ?

On le voit, des problèmes nombreux se lèvent. Et il était de la plus élémentaire prudence de dire, comme l'a fait avec insistance l'évêque de Winchester, que le Comité de Continuation ne serait pas le représentant des Églises, mais le représentant de la Conférence.

Pour rendre effective, dans l'avenir, la coopération des Églises, et pour en faire sortir une fédération puissante qui est notre idéal à tous, il faut compter sur la nécessité d'abord ; puis sur la puissance de l'Esprit, dont nous avons expérimenté les effets à Stockholm. La prière suprême du Christ : Qu'ils soient un ! se réalisera, non dans l'obéissance à un pasteur terrestre, mais dans la soumission joyeuse et enthousiaste à l'unique Berger des âmes.

CHAPITRE VIII

LES RÉSULTATS ACTUELS

La Conférence de Stockholm ne s'est pas bornée à des manifestations oratoires. Elle a décidé de se continuer par une organisation permanente, suivant en cela l'exemple de la Conférence missionnaire d'Edimbourg.

A la tête de la *Conférence universelle du Christianisme pratique*, désormais constituée, il y a quatre présidents. Puis, un Comité exécutif. Enfin, un Comité beaucoup plus nombreux, dit *Comité de continuation*.

Les présidents sont : l'évêque de Winchester, l'archevêque d'Upsal, le métropolite de Thyatire, le Révérend Arthur J. Brown (1).

Le Comité exécutif se réunira toutes les fois qu'il sera nécessaire, et pas moins d'une fois par an. C'est lui, proprement, qui aura pour tâche d'élever la voix en faveur des principes de l'Évangile, dans un monde ravagé par la haine. La conscience du monde chrétien parlera par sa voix.

Le Comité exécutif comprend : le lord-évêque de Winchester, président ; le Dr. Atkinson, secrétaire général ; le Dr. Adolf Keller, secrétaire adjoint ; l'archevêque d'Upsal ; le métropolite de Thyatire ; le Révérend Arthur

(1) Le Rév. Brown vient de se retirer. Il a été remplacé par le Rév. Cadman, président de la Fédération des Églises du Christ.

J. Brown; le Révérend Cadman; l'évêque Ammundsen, le Dr. Kapler, président de la Fédération des Églises d'Allemagne le seul laïque du Comité; le principal Garvie, représentant les non-conformistes de Grande-Bretagne; l'évêque réformé Ravasz, de Hongrie, représentant les Églises de l'Europe Centrale (et qui vient d'être suppléé à Berne par le professeur Zilka, de l'Université de Prague); l'archimandrite Scriban, de Bucarest; l'évêque Ihmels; le prélat Schœll; les professeurs de théologie: Choisy, Wilfred Monod, et Zankoff; enfin naturellement Miss Lucy Gardner.

Le Comité de continuation se divise en quatre sections :

- européenne-continentele ;
- américaine ;
- britannique ;
- orthodoxe.

Une cinquième section, comprenant les Églises de l'Extrême-Orient, est en formation (1).

Il a paru préférable de donner aux Britanniques une existence autonome. Les délibérations en seront accélérées, la section continentale-européenne pouvant se borner à deux langues. de même que la section orthodoxe, et les deux autres délibérant dans leur propre langue.

On retrouve dans la section américaine et dans la section britannique les principaux orateurs de l'Assemblée de Stockholm. Pour l'Amérique, le révérend Brent, évêque de l'Église épiscopale, le révérend Arthur Judson Brown, le professeur William Adams Brown, le révérend Parkes Cadman, le révérend Lynch, l'évêque Cannon et, naturellement, le Dr. Atkinson. Pour l'Angleterre, l'évêque de Winchester, le principal Garvie, l'archevêque de Dublin, l'évêque de Lichfield, sir William Ashley, le doyen de Cantorbéry, le révérend Mac-Clymont.

La section orthodoxe comprend : le patriarche de Cons-

(1) Elle a été représentée à Berne par des délégués de l'Inde, dont un Saddhou.

tantinople, doublé par le métropolite de Thyatire, l'archevêque de Nubie (le patriarche d'Alexandrie étant mort durant le voyage de retour); le patriarche de Jérusalem, doublé par l'archevêque du Jourdain; le patriarche d'Antioche, les métropolites d'Athènes, de Sofia, de Varsovie, l'évêque d'Ochrida, le patriarche de Bucarest, doublé par le métropolite de Transylvanie, et l'archimandrite Scriban.

*
* *

Dans la section européenne-continentale, l'Allemagne est représentée par le Dr. Ihmels, évêque de Saxe; le président Simons, le professeur Deissmann, le prélat Schœll; le surintendant général Zoellner.

La Hollande est représentée par le professeur Slotemaker de Bruine, aujourd'hui ministre du Travail, et qui est un fervent ami du christianisme-social français (il est d'ailleurs descendant de réfugiés). La Hongrie est représentée par l'évêque Raffay, de Budapest (suppléé par le baron Adalbert von Kaas); la Lettonie, par l'évêque de Lettonie, le Dr. Irbe; la Suède, naturellement, par l'archevêque d'Upsal; l'Esthonie, par le Dr. Kukk, évêque de Reval; la Finlande, par l'évêque Gummerus; le Danemark, par le primat de Danemark; la Tchéco-Slovaquie, par l'évêque Janoska, doublé du professeur Zilka, et par le patriarche de l'Église nationale tchéco-slovaque,

*
* *

Il est regrettable que les nations latines soient très peu représentées. La Roumanie a pour représentant un Magyar (elle est représentée également par des Roumains authentiques, mais dans la section orthodoxe). Ni la Belgique, ni l'Italie, ni l'Espagne ne sont représentées et pour cause: les minorités protestantes, dans ces trois pays, ont semblé trop peu nombreuses.

Nous avons fait toutes réserves sur ce point, cependant.

L'Église vaudoise, avec son passé héroïque ; les Églises de Belgique, après les souffrances qu'elles ont subies dans un passé plus récent, auraient le droit d'avoir voix au chapitre dans cette réunion de la chrétienté. En attendant, la Fédération protestante de France est seule à représenter les pays latins. Elle a pu, il est vrai, adjoindre à son délégué titulaire, M. Wilfred Monod, trois délégués suppléants (1), grâce auxquels sa représentation pourra, en toute circonstance, rester effective.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'en fait, dans de telles réunions, on vote très peu, et qu'une résolution d'importance, pour être moralement valable, doit être unanime. La première réunion du Comité de continuation, à Berne, vient de montrer l'urgence, à ce point de vue, d'un règlement intérieur. On espère que, dès l'an prochain, cette lacune sera comblée.

En attendant, il a été décidé que les membres du Comité, désignés originairement par l'Assemblée de Stockholm, devraient être nantis d'un mandat officiel de leurs Églises. Ce qui est le cas, dès à présent, dans une très large mesure.

Il a été entendu, lors de la première réunion, que les Actes de Stockholm seraient publiés intégralement. On a nommé une commission qui s'occupe activement de cette publication. Le volume en cours d'exécution contiendra l'historique des origines de la conférence, les messages, les discours, les décisions officielles, les rapports. Tous les discours seront publiés dans la langue où ils ont été prononcés, et traduits dans les deux autres langues. Sous cette réserve, les *Actes* seront publiés en anglais, avec de brefs résumés en français et en allemand (2).

La tâche du Comité de continuation consiste à centra-

(1) MM. H. Monnier, Appia et Jézéquel.

(2) D'ores et déjà, il faut signaler le très important ouvrage publié par M. Deissmann, *Die Stockholmer Weltkirchenkonferenz*, et le beau volume *The Stockholm Conference*, édité par G. K. A. Bell, doyen de Canterbury.

liser les informations relatives aux méthodes de coopération interecclésiastique mises en œuvre dans les divers pays ; à apporter aux Églises le concours de ses conseils en ce qui concerne la mise en œuvre de cette coopération ; à encourager les entreprises de ce genre dans les pays où elles n'existent pas encore ; à éditer des publications propres à tenir les Églises au courant de l'œuvre du Comité. Enfin, il devra préparer une nouvelle conférence du Christianisme pratique.

*
* *

Il a été nommé une commission chargée d'étudier la question de l'*Institut et Bureau de recherches*, et comprenant, outre les deux promoteurs, — l'évêque Billing et Elie Gounelle, — le professeur Titius, le principal Garvie, le Dr. Macfarland, le Dr. Jørgensen, et le nouveau ministre du Travail de Hollande, notre ami Slotemaker.

D'autre part, ainsi que l'a proposé William Adams Brown, il convient de procéder à des entrevues entre théologiens, pour que ceux-ci mettent au point leur vocabulaire sur le Royaume de Dieu. Il est chimérique de prétendre fonder une doctrine sociale sur la théologie paradoxale et eschatologique d'un Karl Barth. Il faut que le quiétisme luthérien et l'activisme calviniste trouvent un terrain d'entente.

Une commission a été désignée pour étudier ce problème, et, d'une façon générale, le problème des relations entre *Life and Work* et les Facultés de théologie.

Une autre commission a été chargée d'étudier la si importante question des manuels scolaires, où semblent devoir se spécialiser les Scandinaves (le professeur Nordenskjöld, le Dr. Hjelt, le Dr. Söderberg).

Le Dr. Matthews a été invité à réunir une commission qui se mettra en rapport avec les œuvres de jeunesse.

Enfin, Elie Gounelle a été prié d'organiser l'étude de relations possibles de *Life and Work* avec le monde du travail.

ÉPILOGUE

LA CONFÉRENCE DE BERNE

Une année s'est écoulée depuis la Conférence de Stockholm. L'Assemblée œcuménique a eu une presse plutôt favorable. Dans chaque pays, la presse religieuse a rapporté avec complaisance les propos de ses nationaux, en reléguant au second plan la collaboration des autres. La délégation allemande, comme il fallait s'y attendre, a été couverte de fleurs. A ces roses, il s'est mêlé toutefois quelques épines; l'Allemagne idéaliste et pacifique, par la voix de Heiler et de Siegmund Schultze, s'est désolidarisée du fanatisme nationaliste dont la délégation allemande a trop souvent fait preuve. La délégation française a eu, elle aussi, son petit bouquet. Les témoignages favorables qu'elle a reçus ont eu cet heureux effet d'élargir l'horizon international d'un protestantisme parfois trop absorbé par les difficultés immédiates de l'heure présente. La belle cérémonie de l'Oratoire a manifesté l'accord profond des Églises de France avec la pensée de leurs représentants.

Par contre, la « grande presse » de chez nous a ignoré, dans son ensemble, la Conférence de Stockholm. (Faisons exception pour un très intéressant article de M. Charles Clerc dans la *Revue hebdomadaire*, et pour un article brillant, et acéré comme d'habitude, mais très aimable pour

la délégation française, de M. Serge de Chessin dans *l'Écho de Paris*.)

La presse catholique proprement dite a parlé de Stockholm, sans que ses commentaires fissent preuve d'une compréhension et d'une bienveillance particulières. Les *Nouvelles Religieuses*, les *Études*, ont mis à profit les critiques à courte vue de quelques folliculaires protestants, appartenant surtout au luthéranisme ultra-confessionnel, pour démontrer que toute l'entreprise de Stockholm se fondait sur un malentendu, et que l'unité en était irréalisable en dehors de Rome. Qu'est-ce qu'une Fédération d'Églises qui ne se fonde pas sur une base dogmatique ? On le voit, ce qui est en question ici, c'est le principe même de *Life and Work* (1).

On trouve une tout autre intelligence du problème, et une tout autre équité, dans le bel article de la *Revue des Deux Mondes*, où M. Georges Goyau a parlé du jubilé pontifical et de l'unité du monde chrétien. Et de même, M. de Reynold, dans le *Figaro*, a reconnu la haute signification religieuse de l'Assemblée de Stockholm, tout en y voyant (et c'est bien aussi ce qu'a discrètement indiqué M. Georges Goyau), un premier pas sur le chemin qui ramène au seul vrai bercail !

L'allocution prononcée à l'Oratoire par M. W. Monod, et que nous publions à la fin de ce compte rendu, dira ce qu'il faut penser de cette espérance. Jamais l'unité spirituelle, destinée à se manifester dans la Fédération des Églises, n'est apparue en plus vif contraste avec l'unité théocratique.

A ce point de vue, l'Assemblée de Stockholm ne pouvait rêver un meilleur repoussoir que le Congrès eucharistique de Chicago.

Certes, le catholicisme américain a eu le moyen de faire

(1) La première rédaction du Message, que nous publions plus loin et qui est révélatrice du sentiment profond qui animait l'Assemblée, montrera si les critiques auxquelles je fais allusion sont fondées.

plus grand que le luthéranisme suédois. C'est peu de chose que les foules d'Upsal et de la *Storkyrkan*, en comparaison de ces masses comprenant des centaines de milliers d'hommes, qu'on a fait mouvoir à Chicago. Les descriptions du Congrès eucharistique ont rendu sensible la puissance de l'antique Église, convenablement modernisée sur le sol américain, tout en restant plus romaine que jamais. Un pèlerin de France, qu'avait quelque peu étourdi le « mugissement d'acclamations » qui avait salué, à New-York, le légat du pape, s'écriait : « Le Congrès n'est pas encore ouvert, et nous en avons peut-être vu... la manifestation la plus riche de sens et d'avenir : les États-Unis proclamant la souveraineté du Pape (1). »

Au Congrès de Stockholm, il s'agissait d'une autre souveraineté : celle du Christ vivant, chef de l'Église invisible et universelle.

Le chant des soixante-deux mille enfants de Chicago a couvert la voix plus discrète de la maîtrise d'Upsal. Mais l'œuvre commencée à Stockholm se poursuit.

Sans doute, il y a eu des reculs. Les entretiens de Lambeth n'ont pas abouti. Et les entretiens de Malines ont continué. Ni le cardinal Mercier, ni l'abbé Portal ne sont là aujourd'hui pour les poursuivre. Mais d'autres reprendront leur œuvre.

Il est question, aussi, d'une nouvelle conférence internationale, d'un concile, que sais-je, où seraient invités des représentants des Églises séparées. Mais invités à quel titre ? Tout cela est dans la brume ; c'est de l'irréel.

Le *Comité de continuation*, lui, est une réalité modeste, mais qui a prouvé déjà la vitalité de l'œuvre commencée à Stockholm.

« Les hommes qui le composent, écrivait l'un des nôtres, l'an passé, sont pour la plupart des habitués des conférences internationales. Ils sont bien préparés au travail de

(1) Voir les *Notes d'un Témoin*, de M. François Veuillot, dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} août 1926).

longue haleine qu'ils ont entrepris. Ils y apporteront une compétence et une conviction qui sont la garantie que tout ne se passera pas en banquets et en discours. On avancera lentement, peut-être, mais sûrement. »

L'évêque Ammundsen rappelait à ce propos les vers célèbres de Newman :

« Conduis-moi, douce Lumière, dans ta clarté qui m'enveloppe. Conduis-moi. La nuit est sombre, et je suis loin de la maison. Conduis-moi. Garde mes pas. Je ne demande pas à voir ce qui est au loin. Un seul pas, c'est assez pour moi. »

*
* *

Le Comité de continuation s'est donc réuni à Berne. Il y a eu des banquets et des discours. Il y a eu autre chose, heureusement.

Et comment se plaindre des discours, quand on songe aux paroles, si riches de sens et d'une telle spiritualité, que le conseiller fédéral Chuard a adressées au Comité au nom du gouvernement helvétique ! Il était réconfortant pour les chrétiens-sociaux d'être ainsi salués par un représentant de la plus authentique démocratie du monde, après avoir reçu, l'an dernier, les témoignages de solidarité d'une dynastie qui représentait un passé illustre.

Comme à Stockholm, le point culminant des réunions a été une manifestation religieuse, L'immense auditoire qui remplissait la cathédrale de Berne a vibré d'une émotion inaccoutumée en voyant monter dans la chaire des Réformateurs, revêtu de son ample costume sacerdotal, avec sa croix pectorale et sa haute coiffure ornée d'un voile, le représentant des chrétientés orientales, l'archevêque Germanos, qui venait renouveler, au nom des Églises orthodoxes, l'adhésion donnée l'an passé au mouvement de *Life and Work*. Et quand Wilfred Monod est venu convier cette foule à un acte de foi en Jésus-Christ, quand l'archevêque Söderblom a dressé devant les regards

cette vision d'unité spirituelle qui n'a jamais cessé de hanter son cœur, et qui semble près de se réaliser aujourd'hui, on a compris que des jours nouveaux étaient venus.

Entre temps, le Comité a travaillé.

Il a pris connaissance des premiers rapports de ses Commissions. Elles ont travaillé, malgré la distance qui séparerait leurs membres. Il ne faut pas s'étonner si elles ont surtout apporté des vœux, et si leur conclusion uniforme a été une demande de subvention. Il y a eu jusqu'ici des Commissions, mais de budget, point. Quelle que soit la bonne volonté des rapporteurs, un tel état de choses ne pouvait durer. Le Comité y a porté remède.

Il a écouté avec intérêt ce que le professeur Deissmann a dit de ses voyages, et des efforts qu'il a faits pour multiplier les points de contact entre théologiens. Il s'est montré désireux de voir s'établir des échanges de chaires entre professeurs des divers pays, et il a émis le vœu que fût créé, dans les Facultés de théologie, un enseignement relatif à la coopération des Églises et au mouvement de *Life and Work*.

Le Comité a précisé, d'une façon très claire, les attributions respectives de *Life and Work*, et celles de l'*Alliance universelle*. Il est entendu que, désormais, toutes les questions morales confinant à la politique seront considérées comme étant du ressort de l'*Alliance universelle*, les questions économiques et sociales étant réservées à l'étude de *Life and Work*.

Il est regrettable que cette résolution ait été tardive. Le Comité de l'*Alliance universelle* est composé d'hommes auxquels les problèmes les plus délicats de la vie internationale sont devenus familiers, et qui ont appris, en les discutant, à se comprendre et à s'apprécier; d'hommes qui, au surplus, sont rapprochés non seulement par leurs convictions religieuses fondamentales, mais par un idéal commun de paix et de justice. Tous les pays y sont représentés sur pied d'égalité.

Autant de raisons pour que la délégation allemande, à Stockholm, n'ait rien voulu savoir de l'*Alliance universelle*, non plus que de la Société des Nations. Et à ce point de vue, il faut voir un signe de détente dans l'acceptation unanime d'un double message très chaleureux à l'*Alliance universelle*, d'une part, à la Société des Nations, de l'autre (1).

*
*
*

Toujours est-il que le Comité a cru devoir répondre à la lettre qu'il avait reçue pour ses débuts, telle la flèche du Parthe, au moment où tout le monde, à Stockholm, avait commencé de se disperser.

Dans cette lettre, le président de la Délégation allemande, le Dr. Kapler, déclarait qu'il ne pourrait y avoir de coopération véritable entre les Églises, tant que n'aurait pas été réglée la question des responsabilités de la guerre, et il faisait un devoir au Comité de continuation de s'en saisir, en déclarant qu'il avait toute l'Allemagne derrière lui. C'était, en somme, une espèce d'ultimatum très poli. Il devait troubler ses destinataires ; on se demande s'il n'a pas quelque peu embarrassé ses auteurs eux-mêmes. Ce peut être une force d'avoir tout un pays — ou du moins la partie de ce pays qui est d'humeur agressive — derrière soi. Ce peut être aussi une faiblesse. Des hommes de sens pouvaient se convaincre que le Comité de continuation n'avait aucune compétence pour rouvrir la discussion des responsabilités de la guerre.

Il ne s'agissait pas, au surplus, d'un de ces problèmes sur lesquels la conscience chrétienne est unanime (puisque la conscience allemande fait entendre une note à part). Or, ce sont de tels problèmes qui regardent *Life and Work*, et il y en a suffisamment pour occuper les séances du Comité de continuation.

(1) Proposition due à l'initiative du Congrès du Christianisme social à Bergerac (juin 1926). Il est significatif que l'adresse à la Société des Nations ait été rédigée par le Dr. Simons.

Dès lors, que pouvait-on faire pour empêcher que l'initiative politique des Églises allemandes compromît l'œuvre religieuse de Stockholm ?

Souhaiter que, par tous les moyens, on arrivât à projeter sur les événements de la guerre une lumière assez éclatante pour entraîner le consentement universel ? C'est ce que nous avons fait. Et nous qui n'avions, comme le disait un de nos amis, « rien à craindre, ni rien à cacher », nous pouvions affirmer cela de tout notre cœur, — sans nous illusionner, toutefois, sur la portée d'un tel vœu. Les temps ne sont pas venus où ceux qui n'ont pas compris les leçons de la catastrophe mondiale retrouveront la liberté d'esprit nécessaire pour voir clair ; et quant aux autres — qui sont la généralité du genre humain — la lumière est faite.

Assurer les représentants des Églises allemandes qu'ils seraient traités, dans ces assises de la chrétienté, avec tous les égards et toute la cordialité que des disciples du Christ doivent à leurs frères en la foi ? Ils auraient dû le savoir ; et pourtant, ce sont des choses que, dans les temps troublés où nous sommes, il ne faut pas se lasser de redire.

Nous ne sommes pas allés à Stockholm pour regarder ensemble le passé. Nous avons contemplé l'avenir. Nous voulons travailler à ce que cet avenir soit. Et nous tendons la main à ceux qui veulent y travailler avec nous, dans une même volonté d'apaisement et de communion fraternelle.

Ce qu'il faut retenir de cet épisode, qui ne se renouvelera pas (la Conférence a été unanime à le déclarer), c'est la note finale donnée par Wilfred Monod dans la très émouvante déclaration qui, si elle n'a été enregistrée par aucun vote, a fait à ce moment l'accord des âmes.

« Courage, honorés frères ! Si la Conférence universelle du Christianisme social est née des angoisses du conflit mondial, nous ne laisserons pas ce chétif Moïse être

emporté par les flots. Au contraire, il est destiné à grandir. C'est pourquoi, pareils à la sœur aînée qui, sur les bords du Nil, sut trouver, pour l'enfant à la dérive, une maternelle nourrice, notre assemblée se penche aujourd'hui, avec tendresse et avec foi, sur la créature vagissante. Et le frêle Moïse, enveloppé de nos soins, se fortifiera. Sauvé par notre commune sollicitude, et surtout par la grâce de Dieu, il deviendra plus tard un libérateur, le constructeur d'une arche sainte.

« Chers collègues allemands, frères en Jésus-Christ, et fils du Père céleste, sans arrière-pensée à votre égard, nous souhaitons de toute notre âme que vous partiez de Berne avec une inspiration nouvelle, capables de collaborer avec une force accrue à l'œuvre commune de la chrétienté.

« Je termine par une prière publiée dans une Revue du Tiers ordre franciscain. Nous regrettâmes, à Stockholm, l'absence de l'Église romaine. Faisons-lui une place aujourd'hui, en la personne de François d'Assise, le pacificateur.

« Seigneur ! faites de moi un instrument de votre paix. Là où il y a de la haine, que je sème l'amour ; là où il y a le doute, la foi ; là où il y a le désespoir, l'espérance ; là où il y a les ténèbres, la lumière ; là où il y a la tristesse, la joie.

« O divin Maître ! que je ne cherche pas tant à être consolé, qu'à consoler ; à être compris, qu'à comprendre ; à être aimé, qu'à aimer ; car c'est en donnant que nous recevons ; c'est en pardonnant que nous sommes pardonnés ; c'est en mourant que nous naissons à la vie éternelle. »

*
* *

La réunion de Berne avait pour principale tâche de mettre sur pied l'« Institut international du christianisme pratique et social », dont la création avait été projetée à

Stockholm, sur l'initiative simultanée de l'évêque suédois Billing et d'Elie Gounelle.

L'Institut aura pour tâche de réunir les informations relatives à l'ensemble des problèmes économiques et sociaux, et de les étudier à la lumière de la morale chrétienne. Il servira de lien aux organisateurs « de service social, de philanthropie, d'étude et d'action » qui manifestent actuellement l'effort social des Églises, et qui aujourd'hui encore, comme le remarque Élie Gounelle, « sont sans lien et s'ignorent mutuellement, ce qui est une cause de faiblesse et d'impuissance ».

Il sera donc « un bureau d'information scientifique, d'enquêtes, de consultations et de renseignements, au service des Églises ». Il s'efforcera de fournir à celles-ci des directives pour leur travail pratique.

Il aura des membres correspondants, appartenant aux pays représentés dans la Conférence.

Une *Revue internationale du Christianisme social* fera circuler à travers les Églises la pensée de l'Institut, en les tenant au courant de ses travaux.

M. Adolphe Keller est nommé secrétaire général de l'Institut.

L'Institut aura son siège provisoire à Zurich, où M. Keller a ses bureaux, mais il sera installé le plus tôt possible à Genève, pour être en contact avec le Bureau international du Travail, auprès duquel il puisera pour une large part ses éléments d'information.

M. Thélin, qui représente actuellement les Églises auprès du Bureau international du Travail, sera mandaté pour agir en qualité de représentant du Comité de continuation à Genève.

Il sera tout indiqué que l'Institut devienne peu à peu, selon le vœu de M. Gounelle, « un organe international de relations avec le monde du travail », car « il s'agit de faire cesser les malentendus entre les Églises et le peuple, et, dans le monde du travail, entre les divers facteurs de la

production et de la répartition économique. Il s'agit aussi de propager hors des Églises les principes sociaux du christianisme et les vraies intentions de la chrétienté. »

« Ainsi compris dans son triple but — information scientifique, coordination des forces sociales des Églises, mission auprès du travail mondial, — il semble que l'Institut puisse devenir, entre les mains de Dieu, un instrument de choix pour humaniser, donc pour christianiser l'ordre social. »

Telles ont été les conclusions du rapport de M. Gounelle. Les décisions que nous venons d'énumérer restent en deçà de ce magnifique programme. Il n'en est pas moins considéré comme l'idéal à poursuivre. Et c'est de ce côté qu'est l'avenir de la Conférence de Stockholm.

En définitive, les grands espoirs que nous avons emportés de Stockholm se sont confirmés à Berne. Et j'aime à conclure sur cette page prophétique où Gounelle a formulé ces espoirs :

« De toutes ces rencontres, se dégage maintenant une âme ecclésiastique nouvelle, qui est bien celle de l'Église universelle, de la catholicité réformée et réformatrice... un amour chrétien qui apparaît nouveau dans son audace communiant et créatrice ; celui d'une chrétienté qui ne se dispute plus, qui ne s'anathématise plus, qui ne se sépare plus sous prétexte de dogmes, de rites ou de chasubles, mais qui s'unit pour que le monde croie. Et d'avoir aperçu cela, sur les bords du Mälar et de la Baltique, dans cette belle lumière scandinave qui semble toute palpitante d'esprits cachés, cela donne à l'espérance des ailes pour s'élever au-dessus des ténèbres, vers la rencontre de l'aurore. »

A Berne, la vision de Stockholm s'est précisée. Elle a pris forme de réalité, modeste encore, mais bien vivante, et déjà agissante. Nous nous disions, l'an passé : « L'avenir dira si nous avons rêvé. » Nous savons aujourd'hui que ce n'était pas seulement un beau rêve. C'est le commencement d'une nouvelle période de l'histoire des Églises.

DOCUMENTS ANNEXES

I

L'ESPRIT ET LES RÉSULTATS DE LA CONFÉRENCE DE STOCKHOLM (1)

Le 29 août 1925, entre quinze et seize heures, dans la grande salle de l'Académie de musique, à Stockholm, les six cents délégués de la Conférence universelle du Christianisme pratique adoptaient, solennellement, le texte définitif d'un Message à la chrétienté.

Malgré son importance historique, cet événement passa plus ou moins inaperçu dans le monde. Toutefois, il est bon de se rappeler que la véritable influence n'appartient pas, ici-bas, aux inventeurs de fracas nouveaux, mais aux idées qui arrivent à pas de colombe. Cette pensée d'un célèbre adversaire de l'Évangile est admirablement évangélique ; elle constitue un acte de foi en l'Esprit.

Quelqu'un dira : « Vous exagérez l'importance d'une circulaire anonyme, tissu d'édifiantes et banales exhortations. L'Encyclique ne contient pas la parole décisive que les peuples attendaient. Eh quoi ! les clergés réunis ont

(1) Allocution prononcée par le pasteur W. Monod dans la réunion convoquée à l'Oratoire par la Fédération protestante (29 novembre 1925).

cherché des périphrases pour dénoncer Caïn et Mars ? ils n'ont pas même nommé la Société des Nations ! »

Soit ! La délégation française est la première à déplorer de pénibles lacunes dans le Message. Mais dans un document émané d'une assemblée composite (où l'on siégeait, chose redoutable, par Nations politiques, plutôt que par Confessions religieuses), les passages en apparence les plus faibles sont, parfois, les plus solides, puisqu'ils soulignent les divergences qui furent surmontées, les conflits qui furent écartés, les possibilités d'entente et de collaboration qui furent assurées. L'essentiel, quand la conscience reste sauve, est de maintenir une cohésion qui protège l'avenir.

Cela étant, affirmons que la Conférence marque, dans l'histoire de l'Eglise, une date. Le Message aux Églises comble une séculaire lacune, puisqu'il ajoute au *Credo* un *Programme*. L'Église chrétienne affirma, d'âge en âge, ce qu'elle croit ; elle négligea, peut-être, d'exprimer avec la même énergie, ou la même clarté, ce qu'elle veut. Elle définissait, parfois, plus attentivement, la « croyance » que la « conduite » ; elle toléra l'esclavage, la misère, l'alcoolisme, la guerre : quoi d'étonnant, si les multitudes languissantes, ou révoltées, s'éloignèrent peu à peu des églises, qui leur apparaissaient comme les bénéficiaires de l'iniquité ?

Mais la conscience évangélique se réveilla, au xix^e siècle. Chaque année, l'effort énigmatique de la sève produit, sur les arbres les plus divers, le miracle des bourgeons. Un phénomène analogue se manifeste dans les périodes créatrices de l'Histoire. Soudain, le Christianisme social, explicite ou non, s'affirma dans le monde entier. D'abord méconnu, il finit par s'imposer, et le mandement fameux d'un Concile anglican, lancé après la guerre par l'ensemble des évêques, assura droit de cité au nouvel idéal.

Telle est la magnifique floraison des cœurs, des intelligences, des consciences, qui devait s'épanouir dans la

Conférence du Christianisme pratique. Celle-ci, en effet, refusa de clore sa session sans avoir élaboré un Message réfléchi, dont la signification profonde réside précisément en l'effort audacieux pour opérer la synthèse du Credo et du Programme. Dorénavant, le chrétien fidèle ne dira plus seulement : *Voici ce que je crois !* il dira : *Voici ce que je dois !* voici comment je veux aimer et servir.

*
*
*

Faut-il caractériser ce programme ? D'abord, il est nettement réactionnaire, au sens tonique et légitime du mot. En d'autres termes, il marque un mouvement qui remonte le courant d'un certain protestantisme ultra-individualiste et schismatique. Il s'agit de réformer la Réforme, d'accomplir un effort de concentration, de remembrement ; il s'agit de lutter contre l'anarchisme du sens propre par un retour décisif au principe de l'ordre, de l'autorité, de la libre subordination des membres de l'équipe aux chefs élus, dans la consécration à la cause commune. Bref, c'est un retour au sens de l'universalisme et de la catholicité. Voilà le sens profond des tendances convergentes qui amenèrent l'étonnante rencontre, au même carrefour, et de l'Église grecque, et de l'Église anglicane, et des Églises évangéliques les plus variées : luthériennes, calvinistes, méthodistes, baptistes et autres.

La Conférence a voulu briser le torrent centrifuge de la dispersion, de l'éparpillement protestant. Mais j'ajoute, maintenant, que si le Message de Stockholm est réactionnaire, il est en même temps révolutionnaire. Quelle est, en effet, la méthode sur laquelle se trouva d'accord l'Assemblée pour opérer la jonction de toutes les communions religieuses ? Elle appliqua le procédé du mathématicien qui, dans les cas ardu, énonce la formule : « Supposons le problème résolu ». Combien d'années auraient pu s'écouler, avant la convocation de la Conférence du

Christianisme pratique, si les promoteurs du projet avaient prétendu ramener, préalablement, à l'unité les dogmes et les rites au sein de toutes les Églises représentées ? Heureusement, on tourna la difficulté ; on adopta la règle préconisée par les psychologues : *Faire comme si* ; en d'autres termes, agir « comme si » toutes les Églises du monde, sauf l'Église romaine, étaient en mesure de collaborer dès maintenant, sur le terrain moral et social, pour bander les plaies de l'humanité assassinée. Bref, l'Assemblée de Stockholm s'est transformée en un « tableau vivant » de la parabole du bon Samaritain. Nombreux furent les figurants, puisque la Conférence renfermait environ soixante-dix évêques, archevêques, métropolitains ou patriarches, quatre-vingts hauts personnages ecclésiastiques, superintendants, doyens, archimandrites et autres dignitaires, près de soixante professeurs de théologie, plus de deux cents pasteurs dont la plupart avaient obtenu, dans leurs pays respectifs, une légitime notoriété, sans compter beaucoup de laïques éminents.

En les traitant tous d'hérétiques et de schismatiques, le pontife romain, malgré ses bonnes dispositions à notre égard (qui le différenciaient du sacrificateur et du lévite) compléta, cependant, la ressemblance des membres de la Conférence avec le Samaritain de la parabole. Or, quel était le principe fondamental qui leur permit de communier sur le terrain de l'action fraternelle ? On a souvent déclaré que les participants au Concile avaient laissé de côté les questions dogmatiques. Il faut pourtant constater que toute l'activité de l'Assemblée reposait, d'aplomb, sur un axiome préalable : à savoir que la religion est antérieure à la théologie ; une même foi peut s'exprimer dans des symboles variés ; une même expérience d'âme peut manifester sous des formes diverses, ainsi qu'il ressort du Nouveau Testament où saint Jacques et saint Pierre, saint Paul et saint Jean ont chacun leur langage.

Cette manière de réaliser l'union religieuse de toutes les Églises représentées était-elle si révolutionnaire?... Pas plus, peut-être, que l'œuf de Christophe Colomb. En tous les cas, l'Assemblée de Stockholm, si elle se montra, d'une part, en réaction contre le protestantisme ultra-individualiste par son admirable souci de catholicité, se montra, d'autre part, ultra-protestante par sa froide résolution d'écarter les questions doctrinales et liturgiques pour mieux vaquer à sa tâche chrétienne.

Enfin, l'assemblée fut infiniment remarquable, par son messianisme israélite. Je veux dire qu'elle gravita, tout entière, autour de la vision du Royaume de Dieu, cette notion biblique, longtemps desséchée, qui fleurit, soudain, à Stockholm, comme le miraculeux rameau d'Aaron. Vraiment, il est rafraîchissant pour l'intelligence de constater que la chrétienté consent à regarder la réalité en face, et à reconnaître que le christianisme est né du judaïsme. D'ailleurs, les Sociétés bibliques, en reliant sous la même couverture l'Ancien et le Nouveau Testament, nous ramènent sans cesse à la méditation de ce phénomène inouï : Jésus appartient à la préhistoire de l'Église ; il n'a pas institué, expressément « le christianisme », au sens doctrinal et ecclésiastique du mot ; mais dans la communion des prophètes israélites, venu « accomplir non abolir », il a manifesté en sa personne le Messie, le Fils de l'homme, le Fils du Père...

C'est quelque chose, et c'est même tout. L'Évangile, en son essence divine, c'est le Christ lui-même, « le don de Dieu » ; et le Christ, c'est l'Esprit du Christ, l'Esprit de la colline des Béatitudes et l'Esprit de la colline du Crâne ; un Esprit qui est « le même hier, aujourd'hui, éternellement » ; un Esprit qui suscita l'Église et s'incarna dans la société des fidèles, et qui, de siècle en siècle, y perpétue la « Présence réelle », c'est-à-dire spirituelle, du Maître ; un Esprit pour lequel toutes les formules doctrinales, et toutes les formes cultuelles, et les rites et

les sacrements, et toutes les institutions ecclésiastiques, et toutes les Églises particulières, romaine ou grecque, anglicane ou protestante, ne sont jamais que des moyens prédestinés, des « moyens de grâce », au service de l'homme intérieur et de « la vie cachée avec Christ en Dieu ».

Dès lors, dans la mesure où le Sauveur nous apparaît dans son cadre palestinien et sous l'éclairage des prophètes israélites, son visage messianique s'illumine en même temps d'un halo surnaturel ; et rien n'empêche les chrétiens les plus divers de s'associer tous ensemble, comme nous le fîmes dans la cathédrale d'Upsal, à la récitation en grec du Symbole de Nicée par le vénérable patriarche d'Alexandrie. Les grands symboles œcuméniques sont des prières d'actions de grâces, des hymnes de gratitude passionnée, des palmes toujours vertes jetées sous les pieds percés du Crucifié-Glorifié, Celui qui a souffert, et qui vit et qui régnera.

*
* *

Voilà, bien-aimés Frères, voilà quelle mystique flamme brille et brûle dans le Message à la chrétienté. C'est un Programme ? oui, certes : une charte véritable du christianisme social, c'est-à-dire, d'un christianisme appliqué ; mais c'est un Programme porté par un *Credo*. Et ce *Credo* est un témoignage. Nous avons parlé aux Églises, à toutes les Églises de la terre, mais pour que notre voix rebondisse et parvienne amplifiée jusqu'au monde... Oh ! tout chrétien est un Archimède qui jette un victorieux « *Eurêka ! J'ai trouvé !* »

Ce cri pathétique, la Conférence a voulu le pousser. De là ses véhéments appels à ceux qui détiennent socialement « le pouvoir des clés » : les jeunes, parce qu'ils sont les jeunes ; les prolétaires, parce qu'ils sont le nombre ; les philosophes et les savants, parce qu'ils pensent.

Dans le sentiment poignant de ses responsabilités envers notre génération tragique et sublime, la Conférence a voulu se perpétuer dans un organisme spécial, un « Comité de continuation », très humble en apparence, mais qui représente une espérance audacieuse ; car il devra, peu à peu, communiquer au genre humain le sentiment béni que les affaires de la planète sont tenues en observation, au nom de Jésus-Christ, par des hommes de Dieu, les surveillants ou les évêques du globe, mandatés par l'Église œcuménique pour servir méthodiquement les intérêts du divin Royaume ici-bas.

Quel rêve ! ou plutôt, quelle foi ! O Jésus-Christ, Chef unique de la chrétienté, seul Guide et Inspirateur de la future Fédération religieuse de toutes les Églises, toi qui plonges dans nos ténèbres, torche au poing, pour y allumer le feu de la Rédemption totale, la flamme qui réchauffe, purifie et consume, — enseigne-nous à incendier !

Amen.

LA PREMIÈRE RÉDACTION DU MESSAGE

« Si tu connaissais le don de Dieu !... »

BIEN-AIMÉS FRÈRES ET SŒURS EN JÉSUS-CHRIST.

La Conférence universelle du Christianisme pratique est née des angoisses de la guerre mondiale. En voyant les peuples de civilisation chrétienne s'entre-déchirer cruellement, et entraîner les cinq continents dans leur combat, l'Église universelle a ressenti la plus profonde humiliation. Elle a versé les larmes de saint Pierre, dans la nuit tragique où le coq réveilla la conscience du renégat. Et la douleur des disciples du Messie est renouvelée, chaque jour, à mesure que les contre-coups intellectuels, moraux et sociaux, de la guerre mondiale continuent à ébranler tout l'édifice de la civilisation. D'innombrables voix s'élèvent, accusant l'Église de n'avoir pas su empêcher la catastrophe, tandis que d'autres la supplient de s'opposer efficacement, dans l'avenir, à une explosion nouvelle des haines internationales. Telle est l'atmosphère dans laquelle furent inaugurées les solennelles assises de la Conférence universelle du Christianisme pratique ; les délégués mandatés à cette assemblée œcuménique resentaient l'impression poignante que la Chrétienté contemporaine apparaissait, à notre génération désenchantée, comme une poussière d'individualités impuissantes ou un chaos de dénominations rivales.

Mais à peine réunies, dans un sentiment commun de

repentance et de foi, nos âmes retrouvèrent le Roc. Et les travaux de notre concile débutèrent par une affirmation réfléchie, fervente, enthousiaste, celle qui reste à jamais le fondement inébranlable de l'Église : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » L'expérience fondamentale de tous les chrétiens, expérience religieuse renouvelée chaque jour dans le sanctuaire de la vie intérieure, nous a tous affermis dans la conviction ineffable que les disciples de Jésus-Christ, le « Sauveur-Messie », constituent tous ensemble, dans le domaine spirituel, une même communauté, une et indivisible, animée d'un même esprit, une seule famille, un seul corps vivant et mystique dont le Seigneur glorifié est la Tête, et qui lie dans la « communion des saints », affirmée par le symbole apostolique, l'Église militante et l'Église triomphante.

C'est pourquoi la conscience chrétienne, étroitement unie à son Inspirateur divin, affirme avec son Chef sans hésitation, dans une certitude grave et joyeuse, que l'Église de Jésus-Christ « n'est point ici-bas pour être servie mais pour servir, et pour donner sa vie ». Elle a un message libérateur à proclamer, une mission à remplir : comme le bon Samaritain, elle veut se pencher sur les plaies de l'humanité souffrante et pécheresse. En même temps, elle veut s'inspirer de la généreuse confiance du Sauveur, qui disait au sujet d'un centenier païen : « Je n'ai jamais trouvé une aussi grande foi, même en Israël. » Dans la conscience de nos contemporains palpite aujourd'hui une pathétique espérance, une douloureuse attente, à la fois sublime et prophétique, de la cité sans anathème, de la cité juste et fraternelle; l'Église rend hommage à cet idéal qui est celui du Royaume de Dieu (1). Le Congrès

(1) Dans une deuxième rédaction, ce passage était complété ainsi : « L'Église attend, elle aussi, la « cité sans anathème » ; elle acclame le Royaume de Dieu qui, établi d'abord dans les âmes, prend possession du monde à travers les personnalités consacrées, sous la direction créatrice et rédemptrice du Saint-Esprit. »

œcuménique de Stockholm a donc renouvelé sa consécration à l'Entraîneur prédestiné de notre race, le Pionnier de l'Éternel, celui qui nous crie : « Suis-moi. » Illuminés par la requête quotidienne qu'il plaça délibérément sur les lèvres de ceux qui prient : « Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », nous avons accepté, devant la Croix, nos devoirs actuels et nos lourdes responsabilités dans le domaine des applications pratiques de l'Évangile, sur le terrain de la moralité sociale et internationale. Les disciples de Celui qui se laissa crucifier pour l'idéal des Béatitudes, ne peuvent plus admettre que les principes impératifs de l'Évangile puissent être traités par prétérition, quand il s'agit d'organiser la vie industrielle et politique des nations. S'il est des méthodes et des principes qui menèrent à la catastrophe mondiale, nous sommes décidés à les condamner, à les rejeter, afin que l'équipage de notre planète ne soit point englouti dans le gouffre d'un nouveau Mælstrom.

Ainsi la présente assemblée, docile aux inspirations d'En haut, est parvenue à la conclusion réfléchie que l'heure est décisive ; il faut doter la chrétienté de l'instrument indispensable pour affirmer collectivement son idéal commun. Alors, dans les grandes crises mondiales, la conscience œcuménique de la chrétienté disposera d'un organe pour s'affirmer. Par exemple, chaque fois que l'ombre d'un imminent conflit entre « baptisés » obscurcira le ciel, aussitôt la chrétienté entière élèvera solennellement sa voix unanime, avec une douleur sainte, avec une indignation sacrée, pour attester l'Évangile de Dieu, rappeler au monde la loi du Christ qui n'est point celle de Barabbas, et proclamer que la guerre, déclarée sans recours préalable et sincère à l'arbitrage, est un crime contre la raison, un péché contre le Saint-Esprit, et un crucifiement du Fils de l'homme en la personne de ces plus petits de ses frères avec lesquels il s'est miséricordieusement identifié.

Au nom de ces claires visions, les promoteurs du Con-

cile de Stockholm avaient résolu de réunir les trois grandes sections du christianisme universel : la catholicité grecque, la catholicité romaine et la catholicité protestante. Malheureusement, l'Église de Rome a décliné l'invitation qui lui fut adressée ; mais nous sommes reconnaissants de savoir que les prières du pape sont assurées à nos efforts vers un but sacré, conforme à l'idéal universaliste ou catholique, l'idéal exprimé dans la prière sacerdotale : « Un seul troupeau, un seul berger ».

Il est certain que l'Église romaine, dans l'avenir, pourrait collaborer fraternellement aux tentatives qui s'imposent à la chrétienté mondiale, dans les angoisses de l'heure présente, pour le salut du genre humain. Le Congrès du Christianisme pratique est décidé à laisser de côté, demain comme aujourd'hui, les questions doctrinales, liturgiques, ecclésiastiques ; il affirme que les dogmes, les rites, les sacrements de chacune des grandes Confessions chrétiennes expriment, sous des formes variées, une seule expérience religieuse et correspondent à un même programme, selon le credo formulé par saint Jean : « Il a donné sa vie pour nous, nous aussi nous devons donner notre vie pour les frères. »

Et voici une partie de la conclusion :

L'Église aspire à répéter, comme Jean-Baptiste, en présence du Messie : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » L'Église veut devenir la servante volontaire de l'Humanité ; elle désire fortifier spirituellement la Société des Nations, intercéder pour elle et lui insuffler une âme. En communion avec les Chrysostôme et les Origène, avec les François d'Assise et les Luther, avec les Pascal et les Livingstone, elle ne cessera jamais de contempler, dans l'adoration, « l'Agneau qui ôte le péché du monde ». Mais, en même temps, elle crie à Dieu pour obtenir le baptême du Saint-Esprit, la vertu spirituelle qui la qualifiera pour une évangélisation morale et sociale adaptée aux détresses de notre infortunée génération...

LE MESSAGE DE STOCKHOLM

TEXTE DÉFINITIF

I

BIEN-AIMÉS FRÈRES ET SŒURS EN JÉSUS-CHRIST !

1) La Conférence universelle du Christianisme pratique a groupé plusieurs centaines de délégués, régulièrement élus par les Églises, venus des cinq parties du monde, et qui représentaient la majorité des communions chrétiennes ici-bas. Nous regrettons qu'elles n'aient pu être toutes représentées.

Au moment où prennent fin de solennelles assises, nous adressons un fervent message à tous les disciples du Christ, les conjurant de collaborer avec nous dans la prière, la repentance, l'action de grâces, l'effort pour comprendre le devoir actuel et pour l'accomplir. En présence des problèmes vitaux et des tâches si graves qui s'imposèrent à notre conscience, nous comptons sur l'ensemble de la chrétienté pour nous apporter une coopération effective ; sans cet appui, l'Église de Jésus-Christ ne pourra point rendre pleinement son témoignage, ni exercer toute son influence.

2) Pendant cinq années, on a préparé cette Conférence et prié en sa faveur. Sans doute, elle fut rendue possible par de nombreuses tentatives locales de rapprochement entre les Églises. Mais le monde n'avait jamais contemplé

une pareille concentration des forces chrétiennes par-dessus les frontières nationales et les barrières ecclésiastiques. Les angoisses et les péchés de la guerre, comme aussi les détresses qui en prolongèrent les contre-coups, avaient contraint les chrétiens à reconnaître avec humiliation que le bloc du Mal déferait toujours les assauts d'une Eglise divisée. La Conférence actuelle représente, en conséquence, le plus nécessaire et le plus poignant effort pour orienter les disciples du Sauveur vers un programme d'activité pratique, et cela sur le terrain de la vie en laissant de côté les questions doctrinales, liturgiques, ecclésiastiques.

3) Nous confessons devant Dieu et devant les hommes les erreurs et les fautes des Eglises ; elles ont manqué de compréhension sympathique et d'amour. Dans les classes laborieuses, en particulier, d'innombrables âmes, qui cherchaient loyalement la justice et la vérité, furent éloignées du Messie, parce que ceux-là mêmes qui se réclamaient de lui représentaient si imparfaitement le Maître « doux et humble de cœur ». A quoi donc est appelée, aujourd'hui, l'Eglise ? A la repentance. Et, en même temps, au courage, car elle puise en Dieu, à une source inépuisable.

4) Nous rendons grâces au Père ! Forts d'une communion renouvelée avec Jésus-Christ, nous avons délibéré dans la confiance et la charité, abordant les problèmes les plus passionnants avec cette calme possession de soi-même qui est l'un des fruits de l'Esprit. Quand nous récitons ensemble l'oraison dominicale, chacun dans le langage enseigné par sa mère, nous prenions conscience avec joie de l'unité de l'Eglise, corps mystique dont le Seigneur est la tête.

II

5) Le Congrès a réellement approfondi notre loyalisme envers l'Entraîneur divin qui marche devant notre race en lui jetant l'appel immortel : « Toi, suis-moi ! » Nous avons accepté le Credo et le Programme de saint Jean : « Il a donné sa vie pour nous et nous devons aussi donner notre vie pour les frères. » Nous avons pesé nos impérieux devoirs sur le terrain moral, social, politique, international.

6) Dans le domaine industriel, nous avons affirmé que la valeur des valeurs est l'âme. Elle ne doit pas être subordonnée à la machine aveugle ou à la propriété. Son premier droit est le *droit au salut*. Au nom de l'Évangile, nous avons affirmé que le régime économique ne doit pas être fondé sur l'unique recherche du profit particulier, mais sur la préoccupation de l'intérêt général. Les possesseurs de la richesse doivent se considérer comme les économes de Dieu, responsables de la puissance qui leur est confiée ; ils sont les détenteurs d'un « talent » dont ils auront à rendre compte. Seul, un régime de coopération, remplaçant la lutte sans merci de tous contre tous, rendra possible un état social où employeurs et employés trouveront, les uns et les autres, dans leur travail particulier, le moyen de remplir ici-bas leur véritable vocation. Alors, enfin, nous serons en mesure d'obéir au commandement du Seigneur : « Faites à autrui ce que vous désirez qu'on fasse pour vous. »

7) Après les problèmes économiques, nous avons considéré les problèmes moraux et sociaux que posent, aujourd'hui, le surpeuplement, le chômage, la licence des mœurs, les souffrances et les scandales de l'alcoolisme, la criminalité. Nous avons acquis la conviction que ces problèmes sont trop compliqués pour être résolus par des efforts individuels ; il faut que la communauté accepte sa responsabilité en ce domaine. Quand les circonstances

l'exigent, il faut que la société, au nom du bien collectif, sache mettre un frein à l'individualisme désordonné. Nous n'avons pas négligé les questions plus intimes que soulève, dans le domaine de l'éducation, ou dans le sanctuaire de la famille, ou sur le terrain de la profession, un respect plus scrupuleux de la personnalité morale, celle de la femme, de l'enfant, du travailleur. L'Eglise ne prétend pas combattre en faveur des simples droits de l'*individu* ; c'est la *personne* morale qu'elle a en vue, sachant que l'humanité entière s'enrichit par l'épanouissement d'une seule âme.

8) Enfin, le Congrès a formulé les principes de l'internationalisme chrétien, qui se tient à égale distance de l'impérialisme égoïste et du cosmopolitisme indifférent. Nous avons affirmé le caractère universaliste de l'Eglise, et son devoir primordial de prêcher et de pratiquer l'amour fraternel. Nous n'avons pas reculé devant le problème des relations entre la conscience individuelle et les lois de l'Etat. Nous avons examiné le problème des races, le régime de l'arbitrage, l'institution d'un ordre juridique international qui fournirait un moyen pacifique d'écarter les occasions de guerre ; autant de questions qui, dans les conditions tragiques de l'heure présente, touchent profondément les cœurs et les consciences. Nous faisons un devoir aux Eglises d'exprimer avec nous leur horreur de la guerre, et d'affirmer qu'elle est radicalement incapable de régler les différends internationaux. Nous invitons toutes les Eglises à demander dans leurs prières l'accomplissement de la promesse biblique : sous le règne du Prince de la paix, « la miséricorde et la vérité se rencontreront, la justice et la paix s'entre-baiseront ».

9) Nous renonçâmes, dès l'abord, à préconiser toujours des solutions fermes et à sanctionner par des votes nos discussions fraternelles. Cette attitude nous fut dictée, non seulement par un profond respect pour les convictions des individualités ou des groupes représentés, mais encore

par le sentiment que la mission de l'Eglise est d'affirmer l'idéal, en laissant aux consciences et aux communautés la tâche d'en poursuivre résolument l'application avec charité, sagesse et courage.

III

10) Pour atteindre ce but, nous reconnaissons l'urgence de l'éducation : d'abord, une éducation de l'individu par l'Eglise, afin qu'il acquière un discernement chrétien dans tous les domaines ; ensuite, une éducation des Eglises elles-mêmes par l'étude, la discussion, la prière, afin qu'elles comprennent toujours davantage la « pensée du Christ », étant menées « dans toute la vérité par l'Esprit de vérité ». La racine du mal gît dans le « cœur » de l'homme : nous exprimons la conviction que celui-ci doit soumettre sa volonté à la sainte volonté de Dieu, dont le service est la liberté parfaite. Même les idées et les idéals chrétiens sont incapables de sauver le monde, si nous ne les incarnons pas dans notre vie personnelle, et si nous les séparons du Père, celui dont émanent « toute grâce excellente et tout don parfait ».

11) Nous adressons notre appel, d'abord aux chrétiens. Que chacun d'eux, obéissant loyalement à sa conscience et mettant ses convictions à l'épreuve de la vie pratique, accepte pleinement les responsabilités qui lui incombent pour l'accomplissement de la volonté divine sur la terre, au service du Royaume de Dieu. Que tout chrétien, fidèle à sa propre Eglise, cherche en même temps à entrer dans la vaste communion de toutes les Eglises chrétiennes et participe à cette coopération mondiale dont la présente Conférence nous offre à la fois la promesse et le gage. Nous pensons avec une sympathie intense à ceux qui, pour obéir à leur vocation chrétienne, sont obligés de supporter l'épreuve et la persécution. Ils participent aux

souffrances de Jésus-Christ : « Heureux ceux qui sont maltraités pour la justice ! »

12) Bien que notre appel s'adresse en première ligne aux Eglises, nous reconnaissons avec gratitude que nous possédons, aujourd'hui, beaucoup d'alliés pour notre sainte cause. Nous comptons sur la jeunesse idéaliste dans tous les pays. Nous savons à quel point elle s'enthousiasme pour la transformation nécessaire du présent ordre social, et nous souhaitons ardemment qu'elle se range autour de la bannière du Messie rédempteur, dans les cadres de l'Eglise ; celle-ci réclame des volontaires et les attend.

Nous ne pouvons pas oublier, dans le domaine intellectuel, les chercheurs, ceux qui ont soif de connaissance ; leur concours nous est indispensable. L'Eglise chrétienne se réclame de celui qui fut « la Vérité » ! Elle salue donc tout affermissement de la raison, tout progrès de la connaissance. En bien des domaines particuliers, nous comptons sur l'influence des maîtres et sur la science des spécialistes, pour nous aider à résoudre des problèmes difficiles.

Au nom du Fils de l'homme, le charpentier de Nazareth, nous adressons un chaleureux message aux travailleurs du monde entier. Nous saluons avec respect ceux d'entre eux qui, contre vents et marées, restent fidèles à l'idéal de Jésus-Christ. Nous connaissons les malentendus qui éloignent tant d'hommes de l'Eglise ; nous les déplorons, nous désirons ardemment les dissiper. Vienne le jour où l'on pourra rendre à chaque disciple ce témoignage adressé à notre Chef : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité » (Hébreux, I). Nous faisons nôtres les aspirations du peuple ouvrier vers un ordre équitable et fraternel, seul régime compatible avec le plan divin de la rédemption : « sauver tout homme et sauver tout l'homme. »

13) Nous ne pouvons pas nous séparer sans prendre les dispositions nécessaires pour continuer une œuvre

aussi heureusement inaugurée. Nous avons donc décidé de fonder un « Comité de continuation » pour prolonger les lignes commencées, étudier la mise en pratique des suggestions formulées, mettre au point notre vocabulaire, préparer éventuellement une autre Conférence universelle. C'est une œuvre éducative de longue haleine ; mais l'Esprit inspire l'Eglise ; sous sa direction les chrétiens de la terre entière deviendront capables, dans l'avenir, aux heures de crise mondiale, de manifester une communion parfaite en Jésus-Christ sur le terrain de « la Vie » et de « l'Action ».

14) N'oublions jamais à quel point l'unité extérieure reste subordonnée à l'unité intérieure. C'est en nous rapprochant toujours plus du Crucifié, que nous serons rapprochés, toujours davantage, les uns des autres. Il fallut que le bon Berger mourût, afin de rassembler les enfants de Dieu dispersés ; et c'est la vie du Glorifié qui nourrit désormais l'espoir du monde.

« A Celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à Lui soit la gloire dans l'Eglise et en Jésus-Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles. »
Amen.

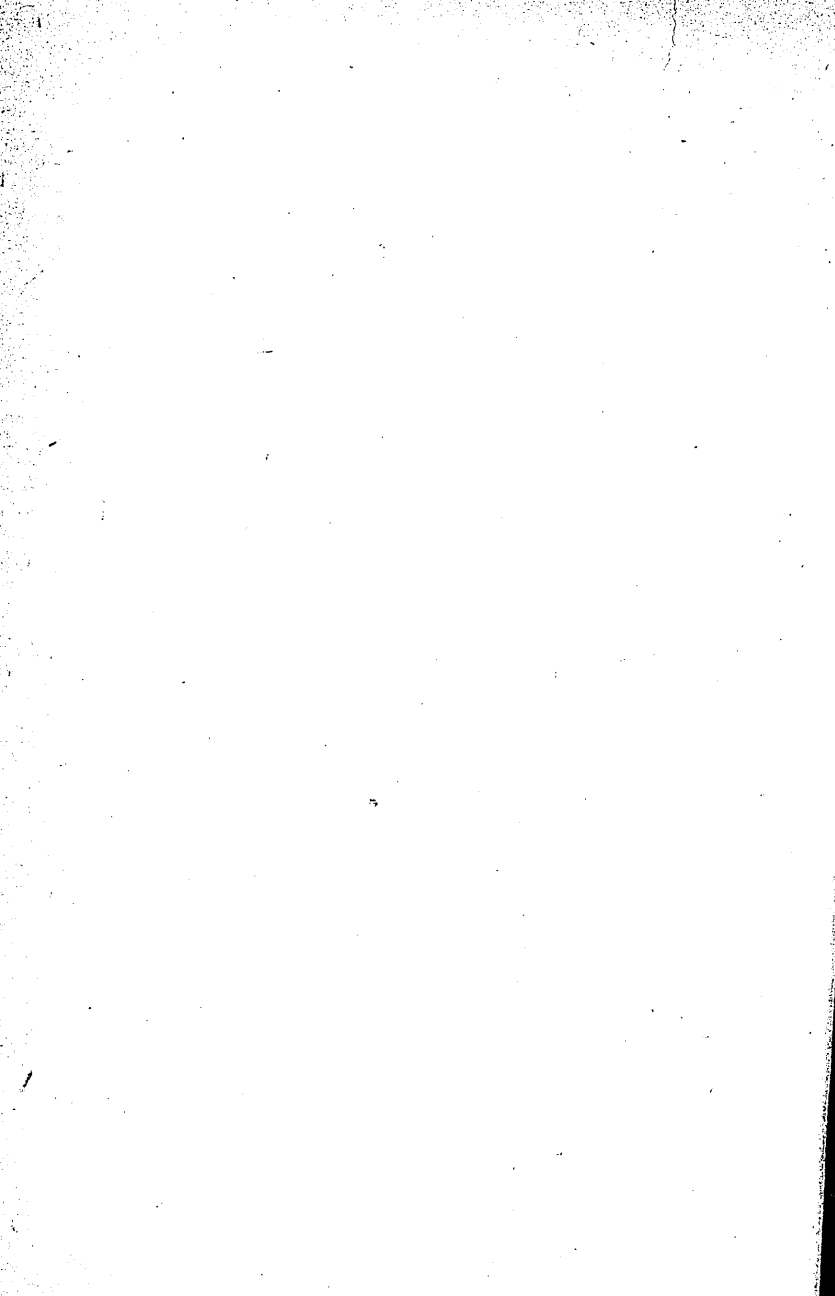


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1
CHAPITRE I. — Les origines de l'Assemblée de Stockholm.	7
CHAPITRE II. — L'accueil de la Suède. Composition de la Conférence.	20
CHAPITRE III. — L'organisation de la Conférence. Les dé- bats	25
CHAPITRE IV. — La doctrine de Stockholm. Les problèmes sociaux.	33
CHAPITRE V. — Les doctrines de Stockholm. Les pro- blèmes internationaux	42
CHAPITRE VI. — Le Message de Stockholm.	52
CHAPITRE VII. — Les résultats actuels	61

ÉPILOGUE

La Conférence de Berne	66
----------------------------------	----

PIÈCES ANNEXES

I. L'esprit et les résultats de la Conférence de Stockholm.	76
II. La première rédaction du Message	83
III. Le texte définitif du Message	87



UNIVERSITY OF CHICAGO



47 559 919

2- 11376

BX

6
2667M7

Monnier
Vers P. Ammon des
eglises 929178

MAR 17 1944

MAR 22

Nichols facex

2- 11376

929178

(2)

